

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:      **Pagination continue.**

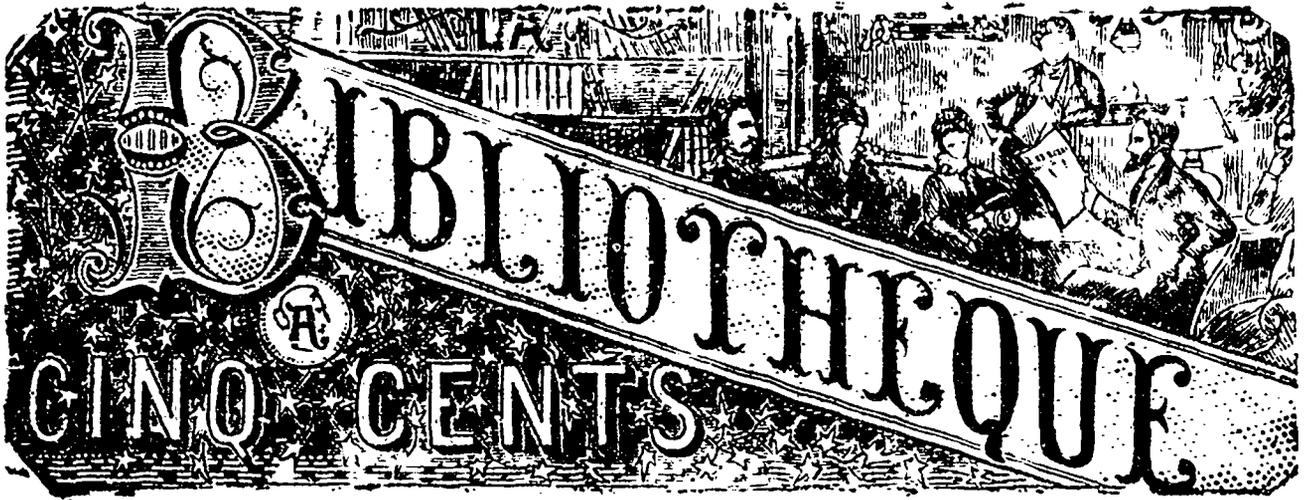
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

91978



Publiée par Fournier, Bessette & Cie, 69, rue St-Jacques.

Vol. VI

{ PAR AN  
\$2.50 }

MONTRÉAL, 7 MARS 1889

{ UN NUMÉRO  
5 CENTS }

No. 22

# LA HAINE ET L'AMOUR

SIXIÈME SÉRIE DE "L'ENFANT TROUVÉ."



Ce fut entre les bras de son fils que le comte tomba tout sanglant. (Page 501).

# LA HAINE ET L'AMOUR

SIXIÈME SÉRIE DE "L'ENFANT TROUVÉ."

## I

Les destinées de la guerre ont de terribles vicissitudes. Les plus brillants succès militaires sont parfois suivis des plus lugubres revers. Un mois après l'éclatante victoire remportée par La Rochejacquelein, l'armée vendéenne, chassée de la ville du Mans, était en pleine déroute et jonchait de cadavres le chemin d'Ancenis. La grande époque royaliste touchait à sa fin ; tant d'héroïsme succombait sous l'étreinte d'une affreuse misère et dans des flots de sang.

Ce n'est pas que les Vendéens n'eussent encore obtenu de signalés avantages sur leurs ennemis, dont l'armée, presque détruite, s'était de nouveau reformée comme à miracle en quelques jours. Il s'étaient emparés de Fougères, d'Avranches, chassant devant eux tout ce qui tentait de suspendre leur marche vers Grainville. Mais Grainville les avait arrêtés. Après en avoir fait inutilement le siège, impuissants à prendre une place fermée, le découragement était entré dans leur âme, et ils avaient voulu revenir vers la Loire pour retourner dans le Bocage.

Comme une marée qui, n'ayant pu briser une digue, réagit sur elle-même en décrivant un circuit, l'énorme vague humaine des insurgés s'était repliée vers la Bretagne. Elle avait repoussé les républicains sur la route de Pontorson et sur celle d'Antrain ; puis elle s'était répandue, lente, mais irrésistible, dans les chemins qui ramenaient à Laval. Elle n'avait rencontré d'obstacles insurmontables que sous les murs d'Angers, où, comme à Grainville, ses efforts s'étaient brisés. Alors, sombre, sanglante, pleine de débris, elle avait pris son cours vers le Mans, qui fut la limite où elle parvint de ce côté. Là, les malheureux Vendéens, sans vivres, sans vêtements, atteints d'une maladie épidémique, avaient été attaqués subitement par l'armée républicaine, dont Marceau venait d'être nommé général en chef. Culbutés, mis en fuite, poursuivis avec acharnement par Westermann, ils étaient rentrés pour la troisième fois dans Laval, d'où ils avaient dû s'échapper au plus vite avec l'espérance de repasser la Loire à Ancenis.

Tandis que l'armée royale, profondément découragée, mourante de froid et de faim, arrivait sur les bords du fleuve, les républicains, harassés de fatigue, se reposaient à Segré. Après la bataille de Laval, c'était à Segré, on se le rappelle, que les bleus avaient commencé à se remettre de leur terreur et à se croire en sûreté. La honte de ce souvenir disparaissait, effacée par un triomphe éclatant. Les vainqueurs étaient pleins de joie et d'espoir ; ils se promettaient d'écraser bientôt les restes de l'insurrection.

Seul, peut-être, Bénédicte était grave et même triste au milieu de l'allégresse de bleus. Son patriotisme n'était pas douteux, et sa bravoure héroïque sur les champs de bataille ne permettait pas de suspecter son dévouement à la cause qu'il servait. Mais il était de ceux qui pensent que le cœur de tout bon citoyen doit garder le deuil tant que dure la guerre civile, et qu'il ne peut se réjouir que lorsqu'elle est terminée et qu'on a amnistié les vaincus. Et d'ailleurs, si heureux qu'il fût de la victoire remportée par les républicains, était-il possible qu'il se sentit indifférent au lugubre spectacle de cette foule misérable d'hommes, de femmes, d'enfants, familles désespérées, haletantes, semant de cadavres les chemins parcourus ? Plus d'une fois, l'âme navrée, l'esprit anxieux, il avait suivi les implacables husards de Westermann, et il avait vu de pauvres créatures en haillons expirant sous le sabre des cavaliers, ou agonisant exténués au bord de quelque lande inondée par la nuit glaciale qui depuis près d'un mois tombait sans cesse, plus cruelle encore que la colère des bleus. Le jour même,

ayant accompagné Kléber jusqu'au bourg du Lion-d'Angers, il croyait avoir aperçu le comte et Raoul protégéant, avec quelques pièces de canons, les fuyards attardés.

C'étaient bien eux, en effet, mais presque méconnaissables, car ils étaient vêtus de costumes bizarres qui décelaient le degré de misère où ils étaient réduits. Kléber n'avait fait que pousser une reconnaissance, et Bénédicte était revenu, le cœur ulcéré, dévorant une larme à la pensée des souffrances qu'endurait la famille de Flavigny.

La nuit était noire, l'air glacé, la pluie ne tombait plus. Les bleus, réfugiés dans les maisons du bourg, ou bivouaquant dans les rues autour de brasiers flambants, dormaient. Enveloppé dans son manteau, l'aide de camp de Kléber se promenait à l'écart sur la place de l'église, à l'endroit le plus sombre et le plus solitaire. Son attitude, en marchant, annonçait une douloureuse préoccupation. De profonds soupirs s'exhalaient par instants de sa poitrine oppressée. Ses lèvres s'agitaient, exprimant une plainte, ou articulant un cri d'indignation.

Quelle guerre ! quelle horrible guerre ! murmurait-il. Nous sommes sans pitié. On ne se contente pas de vaincre : on viole, on pile, on massacre après la victoire. Ah ! cela dégoûte de vivre et de combattre pour le triomphe de la Révolution ! Chaque étape de l'armée républicaine à la poursuite des Vendéens marque la place d'un égorgement, et l'on n'épargne pas même ceux qu'on a promis d'amnistier ! Maudite soit cette lutte fratricide, où la gloire si pure des Kléber et des Marceau, ces soldats du devoir et de l'honneur, est ternie par la sanglante renommée des Bourbotte et des Turreau, ces séides de la vengeance et de l'extermination ! Ah ! qu'il est lent à se lever, le jour où les Mayençais auront le droit de reprendre leur élan vers la frontière, et d'aller de nouveau se mesurer avec les armées de la Prusse et de l'autriche dans des batailles loyales, où les vainqueurs ont du moins le respect des vaincus !

Après une pause, Bénédicte reprit :

— Dieu soit loué ! M. de Flavigny et Raoul sont encore vivants. Non, je ne me suis pas trompé : je les ai bien reconnus, les vaillants, les dévoués ! Ils battaient en retraite, mais au dernier rang et faisant face à l'ennemi... Hélas ! que n'ai-je aperçu aussi Blanche et la comtesse ! Que sont-elles devenues ? Dans le massacre du Mans, des centaines de jeunes femmes et de jeunes filles ont péri victimes des outrages et de la cruauté des républicains... Epouvantable souvenir !... Puissent les chères créatures, pour qui je verserais mon sang avoir échappé à l'ignominie et à la mort ! Ah ! qui donc m'apprendra si elles vivent, où elles sont ? Qui donc me prévendra des dangers qui les menacent, pour que je m'élançe à leur secours ?

A ces mots, son oreille perçut un léger bruit, et son regard, qui s'habituaient à l'obscurité, vit des silhouettes humaines à deux pas.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Coquelicot et Muguette, mon capitaine, répondit la voix de Justine.

— Que voulez-vous ?

— Nous mettre à votre disposition, et nous dévouer, s'il le faut ! répondit Justin. C'est si beau, le dévouement !

Bénédicte sourit à cette sentence sacramentelle du jeune volontaire national.

— Je n'ai nul besoin de vos services, chers enfants, dit-il.

— Oh ! que si fait ! répartit Muguette. Vous êtes bien triste, bien chagrin depuis quelques jours, ça saute aux yeux malgré vous. La cause de vos ennuis, nous l'avons devinée sans peine. Vous portez un grand intérêt à la famille de Flavigny, et leur sort, au milieu de l'affreuse déroute des Vendéens, vous tourmente et vous rend malheureux. Oh ! ne dites pas non. Votre secret vous est échappé tout à l'heure, et vos paroles ont confirmé nos soupçons.

— Soit. J'avoue que vous avez deviné. Je souffre en réalité, de savoir cette pauvre famille que j'aime exposée à mille

morts, et d'être impuissant à la secourir. Mais que faire à cela ? A quoi peut me servir votre bonne volonté ?

—C'est prévu, répliqua Coquelicot. Elle peut servir à deux fins : d'abord à vous apprendre bientôt si la comtesse et mademoiselle Blanche de Flavigny sont encore vivantes, où elles sont ; ensuite à vous prévenir des dangers qui les menacent pour que vous vous élançiez à leur secours.

—Comment cela ?

—C'est bien simple, reprit Justine. Nous allons partir cette nuit même, Coquelicot et moi. Sous le costume poitevin, nous pénétrons dans Ancenis, où les royalistes vont essayer sans doute de traverser la Loire. Là nous nous informerons, et nous ne tarderons pas à vous instruire de ce que nous aurons appris sur le sort de ceux qui vous intéressent si vivement.

—Ah ! chers enfants, que vous êtes bons ! s'écria Bénédicte tout attendri. Mais je refuse d'accepter votre offre. Je ne veux pas que vous vous exposiez à ce point.

—Bah ! ne craignez rien pour nous.

—Réfléchissez donc, mes amis, que des pelotons de hussards battent encore les chemins. S'ils vous rencontrent et vous prennent pour des déserteurs, ils vous sabreront.

—Nous saurons bien les éviter.

—A Ancenis, les Vendéens vous arrêteront peut-être comme espions, et vous serez fusillés.

—Impossible ! Les malheureux, dans leur empressement à se porter sur la rive gauche du fleuve, ne s'occuperont pas de nous.

—N'importe ! je ne vous accorde pas mon consentement.

—Nous avons déjà l'approbation du père Cazeaux et de M. Mathieu, à qui nous avons confié notre projet. Nous aurons donc le regret de passer outre et d'agir contre votre avis.

—Puisqu'il en est ainsi, mes braves cœurs, je vous approuve ! Allez.

—Bravissimo ! Nous courons prévenir notre commandant que nous nous absentons pour le service du capitaine Bénédicte.

—Adieu donc, mes amis !

—Adieu, et au revoir !

Coquelicot et Muguet se procurèrent deux chevaux et se mirent en route sans retard. Ils galopèrent toute la nuit, eurent la chance de ne rencontrer ni un hussard ni un insurgé vendéen, et arrivèrent en vue d'Ancenis vers la pointe du jour.

Muguet portait un large costume de paysanne poitevine par-dessus son uniforme de cantinière. Un capuchon en siamoise préservait sa tête contre la rigueur du froid. Quant à Coquelicot, il s'était composé un accoutrement hybride qui l'autorisait à crier selon l'occasion : "Vive la République !" ou "Vive le roi !" Il avait gardé son habit d'ordonnance, sur lequel il avait mis de larges braies de toile et une vaste peau de lièvre strictement serrée autour du cou et de la taille par des courroies de cuir. Pour coiffure, il avait adopté une casquette de peau de loutre dont les oreillettes, qu'il pouvait relever et rabattre à volonté, étaient munies à l'intérieur d'une cocarde tricolore et à l'extérieur, d'une splendide rosette de soie blanche. De cette façon Muguet et lui, brigands en dessus, pouvaient se transformer en patriotes, prêts à exhiber, comme la chauve souris de la fable, aile ou museau, suivant le besoin.

Ces précautions avaient été inutiles jusque-là, et ils s'en félicitaient, lorsqu'ils virent un cavalier arrivant à leur rencontre au triple galop. Ils s'arrêtèrent instinctivement pour l'examiner et se rendre compte de la situation. Il devint bientôt évident pour eux que ce cavalier était un officier vendéen. Quoiqu'ils fussent assez bien déguisés pour être sûrs de n'éveiller aucun soupçon, ils ne laissèrent pas cependant de se sentir inquiets. Mais leur inquiétude cessa tout à coup, à l'aspect d'autres cavaliers qui, lancés également à fond de train, s'efforçaient de gagner de vitesse le premier et s'écriaient : "Arrêtez-le ! c'est un voleur !" Le cri devint bientôt distinct

pour Muguet et Coquelicot. Aucun parti n'a pitié des voleurs. Justin barra résolument le passage à l'homme qui fuyait et qui avait une avance sensible sur ceux dont il était poursuivi.

—Place, ou tu es mort ! menaça le cavalier accusé de vol.

Par une subite réflexion, Justin se rangea comme pour laisser le champ libre. Mais à peine le fugitif eut-il franchi l'espace qui le séparait de Coquelicot que, prompt comme l'éclair il s'arma d'un pistolet qu'il déchargea dans la tête du cheval de l'officier vendéen. La pauvre bête, dont le crâne était fracassé, fit encore un bond, s'abattit et ne bougea plus.

Le cavalier, après avoir roulé dans la boue du chemin, se releva frémissant, furieux. Il mit l'épée à la main, et voulut se précipiter sur Coquelicot. Mais il se contenta en remarquant l'attitude déterminée de son adversaire, qui venait de faire claquer la détente d'un second pistolet. Et d'ailleurs une réflexion subite, plus encore que la crainte d'un coup de feu, avait changé sa résolution. Il retourna vers son cheval qui gisait inanimé, détacha une petite valise fixée sur la croupe de l'animal, et la jeta furtivement dans un fossé plein d'eau, où elle disparut. Alors il croisa les bras sur sa poitrine, et l'œil hautain, la lèvre dédaigneuse, il attendit l'arrivée de ceux qui le poursuivaient.

Quelques minutes après, il était entouré par une dizaine d'insurgés vendéens, que commandait l'un des gentilshommes les plus honorables du Poitou, le chevalier Desessarts.

—Marquis d'Aprémont, votre épée ? demanda l'officier royaliste.

—De quel droit m'adressez-vous cette injonction ?

—J'ai ordre de vous arrêter.

—Pourquoi ?

—Parce qu'on vous accuse d'avoir dérobé, au milieu du désordre et de la confusion qui règnent à Ancenis, les valeurs contenues dans la caisse de l'armée, caisse placée sur un fourgon momentanément égaré ce matin.

—Qui donc ose m'accuser d'une telle infamie ?

—L'abbé Bernier lui-même, trésorier général. Il prétend vous avoir surpris tandis que vous acheviez de consommer le vol.

—C'est une odieuse calomnie !

—Alors d'où vient que vous avez pris la fuite dès que vous avez aperçu l'abbé ?

—Les Vendéens sont perdus. J'ai voulu me séparer d'eux. C'est mon droit.

—Il fallait partir les mains vides et non pleines d'une fortune qui ne vous appartenait pas.

—Je vous le répète, l'abbé Bernier est un imposteur. Je suis un loyal gentilhomme, non un larron. Fouillez-moi, infligez-moi cette honte, je vous le permets.

—Nous connaissons nos devoirs, et n'avons pas besoin qu'on nous les dicte. Votre épée, vous dis-je ?

—La voici.

—Et maintenant, reprit le chevalier Desessarts en s'emparant de l'arme que le marquis lui tendait, qu'on saisisse tout ce qu'on trouvera, or et bons royaux, dans les poches du prisonnier.

Quelques cavaliers mirent pied à terre et explorèrent minutieusement les replis du costume élégant, mais délabré, du marquis.

—Rien de suspect, dit l'un d'eux désappointé.

—Qu'on visite le porte-manteau sur le cheval mort, ajouta l'officier vendéen.

L'ordre fut exécuté ; mais cette nouvelle recherche n'amena aucune découverte. Gaetan d'Aprémont ricana.

—Eh bien ! dit-il, suis-je un voleur ?

—Je désire qu'on se soit trompé, répondit gravement le chevalier Desessarts ; la cause royaliste est assez durement éprouvée pour que Dieu lui épargne l'ignominie d'avoir compté parmi ses défenseurs un gentilhomme capable de la plus déshonorante de toutes les honteuses actions.

— Il doit être évident pour vous qu'on m'a calomnié. Rendez-moi donc mon épée, et laissez-moi continuer mon chemin. Si vous m'en croyez même, reprit Gaétan à voix basse et d'un ton insinuant, vous ne retournerez pas à Ancenis, où les républicains entrèrent dans quelques heures. Vous m'accompagnerez en Bretagne, d'où nous passerons en Angleterre.

— Monsieur le marquis, répondit froidement le digne officier vendéen, je considère ce que vous faites comme une désertion, et je ne suis pas de ceux qui désertent.

— Fort bien. Chacun, en cette extrémité, pense et agit comme il l'entend. Je suis libre, n'est-ce pas ?

Coquelicot intervint brusquement.

— Avant tout, dit-il, il convient de chercher les preuves de l'innocence de cet honorable gentilhomme dans le fossé plein d'eau que voici. J'ai idée qu'on les y trouvera.

Et du doigt il désignait la petite douve où le marquis avait fait disparaître adroitement la mystérieuse valise.

Gaétan rougit. Ses yeux s'injectèrent. Il bondit vers Justin.

— Misérable ! s'écria-t-il.

Coquelicot lui présenta le canon de l'arme avec laquelle il l'avait déjà tenu en respect, et cette fois encore le marquis recula impuissant et furieux.

Pendant ce temps, les soldats vendéens, avec la pointe de leurs sabres, plongée dans l'eau bourbeuse du fossé, amenaient à la surface un objet facile à reconnaître, que l'un d'eux saisit et enleva, non sans un peu d'effort. On ouvrit la valise, et on y trouva cinq cent mille francs en argent, en or et en bons royaux. Devant cette pièce de conviction, le doute n'était plus permis.

— Je pense que vous n'oserez plus nier votre crime ! dit alors le chevalier Desessart d'un ton de mépris glacé.

— Peuh ! est-ce un crime ? répliqua le marquis avec une expression goguenarde. Je me suis emparé de la caisse pour qu'elle ne fût pas prise par les républicains, voilà la vérité.

Un frémissement d'indignation répondit seul à cette impudente explication.

L'officier vendéen fit placer sur son cheval la preuve matérielle de l'infamie de Gaétan d'Aprémont. Il ordonna ensuite qu'on liât les mains du marquis, qu'on le mit en croupe en l'attachant par la taille à la ceinture du cavalier derrière lequel il allait chevaucher.

Affectant un aplomb qui cachait mal un profond souci, le prisonnier demanda ce que l'on comptait faire de lui.

— On vous jugera.

— Qui donc ?

— Un tribunal d'honneur présidé par le comte de Flavigny, qui est l'honneur même.

— Oh ! alors je serai condamné. Le comte me hait. Il se vengera.

— Il vous épargnera, je le crains.

— Comment cela !

— Il se contentera de vous faire fusiller.

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'estime, moi, qu'un grand seigneur qui a volé et qui déserte mérite d'être pendu comme le plus vil des malfaiteurs !

Une bruyante approbation accueillit ces paroles énergiques du chevalier Desessart. Suffoqué de honte et de rage, le marquis n'eut pas la force de répondre. Il se sentit accablé sous le poids de la réprobation qui s'accumulait déjà sur lui.

Le peleton royaliste s'en retourna au trot vers Ancenis. Coquelicot et Muguette le suivaient en toute sûreté, car ce qui venait de se passer leur avait donné des droits à la confiance des Vendéens ; on avait complimenté Justin de la part qu'il avait prise dans l'arrestation du fugitif, et l'on s'était empressé de renseigner Muguette, qui avait demandé des nouvelles de la famille de Flavigny. Avant de pénétrer dans la ville, l'un et l'autre savaient déjà que le comte, la comtesse, Blanche et Raoul avaient échappé aux massacres du Mans, et qu'ils s'étaient réfugiés dans Ancenis, où ils attendaient que le passage de la Loire pût être effectué.

Parvenus sur la place du marché, Justin et Justine se séparèrent de l'escorte qui conduisait le marquis d'Aprémont. Après avoir laissé leurs chevaux dans l'écurie d'une auberge, ils se dirigèrent vers le fleuve en suivant des rues étroites encombrées d'arbres abandonnés, de charrettes et de caissons. Ils eurent lieu de s'étonner du silence et de la solitude qui régnait au centre même de la ville. Les habitants, craignant de se compromettre et de s'exposer aux vengeances des vainqueurs, s'étaient renfermés chez eux et ne donnaient aucun signe de vie. Quant aux Vendéens, entassés sur les bords de la Loire, impatients de la traverser, ils s'efforçaient de rassembler des barques, de construire des radeaux. Une scène bien plus lugubre, bien plus navrante que celle de Saint-Florent, s'offrit aux regards de Coquelicot et de Muguette, lorsqu'ils arrivèrent sur le quai, au pied du château-fort qui domine le cours de la Loire.

Là ils virent les derniers débris des insurgés, multitude exténuée, grelottante, hâve, fiévreuse, couverte de lambeaux hideux. Les chefs eux-mêmes, ayant perdu leurs bagages dans la déroute, étaient vêtus bizarrement et misérablement. Les uns cachaient leur tête sous des chapeaux de femmes, les autres sous des turbans pris au théâtre des petites villes qu'ils venaient de traverser ; ceux-ci s'enveloppaient dans de vieilles robes noires de juges détachées du porte-manteau de quelque président ; ceux-là n'avaient pour se garantir contre la pluie et le froid qu'un rideau de lit, une couverture de laine, un jupon de droguet. Rien n'était plus étrange, plus fantastique, et aussi plus triste, plus affligeant à observer que ce spectacle lamentable de toute une vaillante population réduite aux dernières extrémités de l'indigence et du dénûment.

Au moment où ils allaient commencer leurs recherches à travers cette foule anxieuse et désolée, Coquelicot et Muguette s'aperçurent que tous les yeux étaient dirigés vers le fleuve, où se déroulait une scène qui oppressait tous les cœurs vendéens. Quatre grandes barques, chargées de foin, étaient amarrées à la rive gauche. La Rochejacquelein et Stofflet, ayant résolu de les prendre de vive force, étaient montés dans un bateau et traversaient à Loire, dont le flots grossis et rapides menaçaient de tout engloutir. Un second bateau, portant une vingtaine d'hommes déterminés, suivait. On aborde, on se met en devoir d'enlever le foin des embarcations, lorsqu'une patrouille républicaine accourt. Une vive fusillade s'engage. Bien inférieurs en nombre, les royalistes sont dispersés, poursuivis. La Rochejacquelein et Stofflet eux-mêmes sont contraints de fuir et de cacher sur cette terre vendéenne, but de tant d'aspirations et de vœux. A la même heure, deux chaloupes canonnières, venues de Nantes, s'embossent en face d'Ancenis et tirent sur les radeaux construits à la hâte qu'on livre au courant. Ces radeaux sont brisés, ceux qui s'y sont aventurés disparaissent dans les vagues. Un immense cri de désespoir s'échappe alors de mille poitrines. Séparés de son général, impuissante désormais à regagner le Bocage, l'armée royale et catholique, dans laquelle on ne compte plus qu'une poignée de braves capables de combattre encore, comprend qu'elle est irrévocablement perdue. Pauvre armée, composée surtout de vieillards, de femmes, d'enfants, de malades et de blessés, elle repêchent en gémissant : " Hélas ! Dieu nous abandonne ! Il faut mourir ! "

Muguette et Coquelicot avaient le cœur déchiré. Ils pleuraient en silence devant ce tableau où se poignait le plus lugubre découragement, à l'aspect de cette infortune irrémédiable, qui leur mettait dans l'âme comme un deuil fraternel au souvenir du pays natal.

— Viens Muguette, dit Justin en secouant l'émotion poignante qu'il ressentait. N'oublions pas le devoir qui nous amène. Remettons-nous en quête de la famille de Flavigny.

— Tu as raison, Coquelicot. Nous n'avons pas le temps de nous apitoyer, il faut agir.

Et ils parcoururent le rivage, cherchant, interrogeant, sans timidité comme sans bravade, traversant les groupes trop plongés dans la douleur pour les observer et s'occuper d'eux. Ils parvinrent ainsi vers une pointe du quai où deux femmes

étaient assises solitaires sur un caisson renversé. Un jeune paysan, qui depuis un instant guidait Justin et Justine, leur dit : " Les voilà ; " puis il rebroussa chemin. Alors nos deux royalistes simulés s'approchèrent de celles qu'on leur avait désignées. Ils s'arrêtèrent presque aussitôt, saisis d'une navrante stupefaction.

—Est-ce bien elles ? demanda Muguette à son mari.

—Oui, répondit Coquelicot. Mais dans quel état, les nobles dames ! C'est à peine si je les reconnais.

En effet, il n'était pas facile de reconnaître la comtesse et Blanche de Flavigny dans les deux personnes déguenillées, bleues par le froid, amaigrées par les privations, que Coquelicot et Muguette avaient sous leurs yeux. Madame de Flavigny, dont les vêtements étaient déchirés, usés, abritait son corps sous un grand morceau de drap bleu attaché par des ficelles à son cou. Elle était coiffée d'un capuchon de laine violette et portait des bas de laine jaune, ainsi que des pantoufles fortes retouées à ses pieds au moyen de gros cordons. Blanche, elle, était à l'aveugle d'un lambeau de tenture de damas rouge ; elle cachait sa charmante tête sous un chapeau râpé de paysan breton. Cependant, en dépit de la misère et de la souffrance, il apparissait en elles une dignité touchante qui inspirait autant de respect que de pitié.

Justin et Justine leur firent une profonde révérence en les abordant.

—Et bien ! mes amis, leur dit la comtesse avec un calme doucement stoïque, l'ange du trépas plane sur nous. Demain sans doute nous n'existerons plus. Du courage et de la résignation !

—Oui, du courage, madame, mais ne nous résignons pas encore à mourir, rependit Justin en s'animant. Nous sommes ici pour vous aider à sortir de votre périlleuse situation.

La comtesse et Blanche relevèrent la tête avec étonnement.

—Qui donc êtes-vous lui demandèrent-elles.

—Des envoyés du capitaine Bénédict.

—Du capitaine Bénédict ? répéta Blanche dont le visage s'éclaira d'un rayon d'espoir.

—N'êtes-vous pas Justin, surnommé Coquelicot ? reprit madame de Flavigny.

—Et voici ma femme Justine, surnommée Muguette... pour vous servir... Mais chut ! parlons bas. Il ne faut point qu'on nous suspecte, car nous serions fusillés sans doute et ne pourrions plus vous être bons à rien.

—Que comptez-vous faire pour nous ?

—Tout ce qui vous offrira quelque chance de vous soustraire aux coups des républicains. C'est le vœu du capitaine Bénédict, et nous tâcherons de le réaliser.

—Vous l'aimez donc bien, le capitaine Bénédict ? demanda Blanche en souriant avec un peu d'effort.

—Sur un signe de lui, nous nous jetterions au feu, répondit Muguette. N'est-ce pas, Coquelicot ?

—Parbleu ! D'ailleurs, c'est si beau de se dévouer... surtout pour un homme tel que lui !

—N'oublions pas, reprit Muguette, que les bleus seront à Ancenis dans quelques heures, peut-être dans un instant. Avisons sans retard.

—Où est le comte de Flavigny ? où est M. Raoul ?

—Au conseil de guerre qui vient de se réunir dans l'église pour juger un officier supérieur vendéen, accusé d'une honteuse action.

—Accusé d'avoir volé ce que contenait la caisse de l'armée royale et catholique ?

—Oui... Comment savez-vous cela ?

—J'ai contribué moi-même à le faire arrêter le voleur, qui n'est autre que le marquis Gaston d'Aprémont.

—L'odieux gentilhomme ! C'est ainsi qu'il devait finir, flétri, souillé, condamné par les siens.

—Et laissant une tache au drapeau sous lequel il a combattu, ajouta Blanche avec un frémissement d'indignation.

Il y eut silence, que Coquelicot rompit.

—Puisque nous ne pouvons prendre en ce moment l'avis de

M. de Flavigny et de M. Raoul, dit-il, permettez-moi de vous donner le mien.

—Parlez.

—Il est inutile de compter sur le passage de la Loire, qui ne s'effectuera pas.

—Hélas ! cela n'est que trop certain.

—Il convient donc que vous vous cachiez dans quelque repli invisible de la cité, jusqu'à ce que vous ayez pris une détermination.

—L'avis est sage. Mais où nous réfugier ?

—Nous chercherons et nous trouverons.

—D'abord, reprit Muguette, il est urgent que madame la comtesse et mademoiselle Blanche changent au plus vite de vêtements. Ceux qu'elles portent sont de nature à les trahir.

—Ils annoncent, en effet, la défaite et la proscription.

—Venez avec nous. Justin se charge de vous procurer une retraite dans Ancenis ; moi, je vous promets de vous transformer en paysannes bretonnes. De la sorte, vous aurez moins à redouter l'implacable colère des bleus.

—Nous nous confions entièrement à votre prudence et à votre sollicitude, répondit la comtesse et se levant. Puisse Dieu acquitter un jour la nouvelle dette de reconnaissance que nous contractons envers le capitaine Bénédict et envers vous !

## II

Moins d'une heure après, la comtesse et Blanche avaient un abri sous le toit d'une petite fabrique abandonnée, sorte de mansarde située au fond d'une ruelle déserte, la ruelle du Figuier, derrière un fouillis presque inextricable de genêt et de houx. Un feu vif de sarment pétillait dans l'âtre d'une cheminée, réchauffant les membres engourdis des deux nobles Vendéennes, qui, grâce à la prévoyance de Justine, portaient d'ailleurs le costume de paysannes bretonnes de la campagne de Rennes. Deux manteaux d'un drap grossier, mais épais, achetés par Justin, étaient pendus à des clous sur le mur nu de l'atelier ; ils étaient destinés au comte et à son fils, qui siégeaient encore au conseil de guerre réuni pour juger le marquis d'Aprémont.

Coquelicot venait de se rendre au devant d'eux. Il les conduisit dans la rue d'Enfer, à peu de distance de la ruelle, et les conduisit vers l'asile misérable où se cachaient, en compagnie de Muguette, madame de Flavigny et sa nièce. M. de Flavigny était vêtu d'un sarrau d'Arménien, Raoul d'une robe de procureur, travestissement qui eussent été risibles si la détresse et le péril ne les avaient rendus lugubres et navrants.

Comme ils entraient dans le refuge mystérieux, une décharge de mousqueterie fit résonner l'air.

—Voilà les républicains, dit la comtesse en pâlisant.

—Non, répondit gravement le comte, ce n'est pas la vengeance des bleus qui vient ; c'est la justice des blancs qui a son cours.

—Ainsi le marquis d'Aprémont.

—Convaincu d'être un voleur, a été condamné à la dégradation et à la mort. On l'a dégradé et fusillé, à deux pas de l'église, sur la place des Tilleuls.

—Il n'était vraiment pas digne d'être passé par les armes, hasarda Justin.

—On voulait le pendre comme un larron qu'il était. Je m'y suis opposé.

—Pourquoi, mon père ? demanda Blanche dont le sourcil se fronça.

—Parce que c'eût été trop de honte pour la noblesse et pour la cause désespérée dont nous sommes les derniers défenseurs.

M. de Flavigny achevait ces mots, quand plusieurs détonations se firent entendre. Des cris perçants, répercutés par tous les échos de la Loire, suivirent ces retentissements de la fusillade et du canon. Puis des pas rapides résonnèrent sur le pavé des rues. Des voix épouvantées répétaient : " Aux armes ! Voici les bleus ! " Le comte et Raoul s'élançèrent hors de leur retraite. Ils y revinrent un quart d'heure après.

—Les hussards de Westermann et quelques bataillons d'avant-garde pénétrèrent dans la ville, dit le comte. Nos soldats prennent la fuite. Les plus braves ne pensent pas même à se défendre. Trois cents d'entre eux viennent de déposer les armes sur la promesse d'une amnistie. J'ai vu plus d'un officier monter à cheval et s'enfoncer dans la campagne. C'en est fait ! l'armée vendéenne, demain au plus tard, sera exterminée.

Cette nouvelle était trop attendue pour produire un violent effet. Un morne silence l'accueillit.

—Ma chère Valérie, reprit le comte dont la voix tremblait malgré lui, vous avez assez partagé les malheurs de l'insurrection. Je vous supplie de ne plus songer qu'à votre salut et à celui de ma Blanche bien-aimée. Les tristes restes de la Vendée vont se replier sur Savenay. Je désire que vous preniez une direction contraire, dès qu'il vous sera possible de quitter Ancenis, où votre costume breton vous permet de rester au moins jusque vers la nuit.

—Et mon fils ? et vous-même ? demanda la comtesse avec un calme contrainct.

—Raoul et moi, nous résisterons encore à l'ennemi pour protéger les fuyards. Notre devoir est de nous attacher à l'armée royaliste tant qu'elle existera.

—Oui, dit Raoul, l'honneur exige que nous menions jusqu'à la fin le deuil de la Vendée.

—Cela est bien ! exclama Blanche.

—Allez, et que Dieu prenne pitié de nous ! murmura madame de Flavigny en roidissant son cœur et sa voix.

On s'étreignit en silence, puis on se sépara.

Le comte s'arrêta sur le seuil de la mesure ; s'adressant à Muguette et à Coquelicot, il leur dit :

—Je vous les confie. Ne les abandonnez pas.

—Comptez sur nous, dit Justine d'un ton pénétré.

—Merci... Mon fils et moi, nous garderons une éternelle amitié au capitaine Bénédicte.

—Et si nous devons mourir dans une dernière lutte, ajouta Raoul, nous mourrons en le bénissant.

—Vos paroles lui seront fidèlement répétées, répondit Justin.

Et les deux gentilshommes s'éloignèrent rapidement. Ils projetaient de rallier quelques-uns de leurs soldats et de tenir tête aux hussards sur le chemin de Savenay.

Cependant la fusillade se rapprochait, décharges d'artillerie resonnaient à peu de distance. Le pavé retentissait sous le galop de la cavalerie républicaine. On entendait le gémissement des blessés et le râle des agonisants. La comtesse s'agenouilla et se mit à prier. Blanche voulut suivre son exemple, mais la résignation lui manqua. Plus agissante et moins découragée que madame de Flavigny, elle regrettait de n'être pas un homme, et de ne pouvoir faire preuve d'intériorité et de dévouement à cette heure suprême où la Vendée était sur le point de rendre le dernier soupir.

—Je veux savoir ce qui se passe, dit-elle. Je sors.

—Gardez-vous-en bien, mademoiselle. répliqua Muguette en se plaçant devant la porte.

—Pourquoi ? Mon déguisement ne me protège-t-il pas ? On tue les Vendéennes, mais non les Bretonnes.

—D'abord il n'est pas certain que les hussards de Westermann fassent cette distinction. Ensuite : est indubitable que des espions cruels et rusés s'abattent partout où notre avant-garde a mis le pied et que du premier coup d'œil ils reconnaîtront que vous n'êtes pas une simple paysanne. Croyez-moi donc, ne sortez pas de cette cachette, où vous êtes à l'abri des agressions brutales et des regards curieux, jusqu'à ce qu'il nous soit possible de vous conduire dans un lieu plus tranquille, au fond de quelque village perdu au milieu des bois.

—Muguette a raison, reprit Justin. Une extrême prudence est indispensable. Je vais, moi, parcourir Ancenis ; je ne tarderai pas à revenir. Alors nous saurons ce que nous devons craindre ou espérer. Peut-être amènerai-je avec moi le capitaine Bénédicte.

—Pussiez-vous nous causer cette joie ! dit vivement la belle royaliste qui, en dépit d'elle-même, sentait s'apaiser son enthousiasme vendéen, chaque fois qu'on lui parlait de l'héroïque officier bleu.

Coquelicot se dépouilla de son costume de poitevin et sortit en uniforme. Après avoir traversé quelques rues solitaires, il se dirigea vers une extrémité de la ville où l'on se battait et où il supposait que le comte et Raoul tentaient de suspendre la poursuite des républicains. En arrivant sur une place au milieu de laquelle jaillissait une fontaine entourée de quelques tilleuls, il aperçut M. Mathieu et courut à lui. M. Mathieu lui apprit que le deuxième bataillon de volontaires nationaux était entré dans Ancenis.

—Moi, je me suis attardé, ajouta-t-il. Je suis demeuré en arrière pour panser deux Vendéens qui imploraient mon assistance, car ils étaient grièvement blessés. Je leur ai procuré ensuite les moyens de fuir, et je me hâte de rejoindre le bataillon.

—Toujours humain ! toujours généreux !... Hélas ! ils sont rares parmi nous, ceux qui agissent ainsi !... Mais dites-moi, reprit Justin, le capitaine Bénédicte sera-t-il aujourd'hui même ici ?

—Dans une heure environ. Il est avec le gros de l'avant-garde commandée par Kléber.

—Alors je cours au-devant de lui. Je veux lui donner la bonne nouvelle que Muguette et moi nous savons où est la famille de Flavigny. Le comte et son fils ont suivi les insurgés, mais la comtesse et mademoiselle Blanche sont cachées dans la ville, et désirent le voir. Je vous quitte. A bientôt !

Le jeune chasseur s'éloigna. M. Mathieu reprit sa marche. A peine arrivait-il près de la fontaine, sous les tilleuls dont les branches, secouées par la bise d'hiver, n'avaient plus une seule feuille, qu'il s'arrêta brusquement. Des gémissements sourds, entrecoupés par des imprécations stridentes, étaient venus frapper son oreille. Jamais il n'avait entendu un accent à la fois plus douloureux et plus infernal. Son regard chercha d'où s'exhalait cette lamentation humaine : il aperçut, à une vingtaine de pas derrière la fontaine, un homme qui haletait étendu dans une mare de sang.

Cet homme était horrible à voir. Ses vêtements, son visage, ses mains étaient maculés de taches rouges, ses yeux jaillissaient effrayants de leurs orbites ; il s'efforçait de se soulever, de ramper ; mais il retombait épuisé et râlant.

—Ah ! les infâmes ! articulait-il d'une voix rauque et sifflante, pourquoi ne m'ont-ils pas tué ?... Ils l'ont fait exprès !... Tant de balles dans le corps... et je vis... et je ne peux pas rendre le dernier soupir !... Malédiction sur eux !... Les Vendéens sont des bandits ! Ils ne valent pas mieux que les républicains !... Avec quelle joie je les écraserais les uns et les autres, si je pouvais !... Cette famille de Flavigny surtout, et aussi cet exécration Bénédicte !... Oh ! que je souffre ! reprenait-il après une pause. Non, nul n'a jamais souffert autant que moi !... Aie pitié, mon Dieu ! Apaise ma torture !... Que dis-je ! Est-ce que Dieu existe ?... La ridicule folie !... Pourquoi Dieu ! La nature, hommes et choses, est le jouet du hasard... L'univers n'a d'autre Providence qu'une aveugle fatalité !

Un rire sauvage et à demi étranglé accentua affreusement ces derniers mots. Il essaya encore de se redresser, mais ce fut en vain.

—Quelle fin que la mienne ! ajouta-t-il avec un hoquet sinistre... Eh ! qu'importe comment on a fini !... Si le néant succède à la vie, pourquoi se soucier du souvenir qu'on laisse après soi ?... La gloire ou la honte, qu'est-ce que ça fait au cadavre qui n'entend pas ?... La mort n'a pas d'écho !... La mort !... Pourquoi donc tarde-t-elle à m'écraser, à supprimer en moi l'horrible douleur ?... Je suis comme un damné, je brûle ! mes veines sont en feu !... Ah ! par pitié ! qu'on m'a chève !... je veux mourir !... O Dieu ! si tu n'as pas un meurtre, donne-moi le coup de grâce ! sinon, je te réprouve, je te blasphème, je te mandis !

Et il se roulait dans la fange rouge et gluante en jurant

avec une farouche énergie. M. Mathieu s'était penché vers lui pour le secourir.

— Calmez-vous, malheureux ! lui dit-il avec une douceur sévère. Votre colère impie ne saurait atteindre celui qui est l'Éternel, l'Infini. Elle ne fait qu'aggraver vos souffrances et refroidir la pitié qui s'émeut à votre aspect.

En même temps il examinait la poitrine du moribond et remarquait qu'elle était trouée par plusieurs balles. Un coup d'œil lui suffit pour reconnaître que les blessures étaient mortelles et que le misérable n'avait plus longtemps à souffrir.

— Patience, pauvre homme ! reprit M. Mathieu d'un ton compatissant et solennel. Dans quelques minutes, vous aurez le repos suprême.

— Oui, oui... dit le supplicié avec un ricanement disbolique, cela signifie que je serai crevé ! N'importe ! c'est trop attendre... Quand on fusille... on doit tuer roide... Les lâches ! ah ! qu'on les massacre ! A mort, les Vendéens ! Tue ! tue !

Et il continuait à se rouler dans la boue sanglante, fiévreux, convulsif, rugissant.

M. Mathieu exhorta de nouveau le moribond à se calmer.

— Si vous êtes un républicain, dit-il, soyez ferme et courageux devant le trépas.

— Un républicain, moi ! Jamais, mille démons ! A mort les républicains ! Qu'on les massacre ! Tue ! tue !

— Qu'êtes-vous donc alors ?

— Ce que je suis... Ah ! ah ! ah ! Par l'enfer ! je suis... un voleur !

— Vous ? dit le vieillard avec un geste de mépris.

— Eh bien ! quoi, je te scandalise ! Qu'est-ce que ça me fait, puisque tout à l'heure je ne serai qu'une chose inerte, une masse insensible, un néant ?

— En êtes-vous sûr, malheureux ?

— Triple imbécile ! Est-ce que nous avons une âme ? Est-ce que Dieu n'est pas une absurde invention ?

— Vous niez l'âme et vous niez Dieu, parce que vous êtes sans doute un grand coupable et que vous avez peur.

— Peur... de quoi ? Du châtement éternel... de la damnation ? Si cela était pourtant ? Horreur !

— Tranquillisez-vous. Qui a cessé de vivre a expié. Tout se compense ici bas. La mort régénère l'âme, et Dieu est la source pure, inépuisable, où chacun de nous va se retremper.

— Alors tu ne crois pas ce que le dogme enseigne ?

— Je ne puis croire que le Maître sublime soit un inquisiteur et un bourreau durant l'éternité.

— Ah ! c'est bien, ce que tu dis là, vieillard, et cela me remue le cœur ! N'est-ce pas qu'une fin affreuse... une atroce agonie suffit à racheter toute une existence perverse et criminelle ? C'est que je souffre épouvantablement, vois-tu ! J'ai les veines en feu. Je brûle... j'ai soif... De l'eau... par pitié, de l'eau !

M. Mathieu portait une gourde suspendue à son côté. Elle était vide. Il s'empressa de la remplir à la fontaine et revint la présenter au moribond. Il lui souleva la tête pour l'aider à boire, mais aussitôt il recula en frémissant et en poussant un cri aigu.

— Gaétan d'Apremont ? proféra-t-il tandis que la tête retombait dans la boue et dans le sang ! Ah ! enfin !

Il y eut un terrible silence, entrecoupés de quelques lugubres gémissements. Puis le supplicié se souleva sur ses coudes et regarda autour de lui avec effarement.

— Qui m'a nommé ? soupira-t-il d'un ton creux et sourd comme l'écho d'une tombe. Pourquoi me repousse-t-on ?

Le visage de M. Mathieu se pencha sur celui de Gaétan. Ses yeux fulgurants aveuglèrent ceux du marquis.

— Ne me reconnais-tu pas, infâme ! s'écria le vieillard.

— Non... non, balbutia le misérable gentilhomme, dont les chairs frissonnaient.

— Écoute alors ! Je suis un envoyé de la Providence, et je trouve en toi une preuve éclatante de la souveraine équité.

— Comment ? Que signifie ?

— Cela signifie qu'une main mystérieuse m'a conduit ici pour

que je puisse te contempler, souillé d'opprobre, rugissant de douleur ! Et je te contemple avec ravissement, car je suis vengé !

— Vengé ? Que vous ai-je fait ?

— Ce que tu m'a fait ? J'avais une fille : tu l'as trompée et tu l'as tuée ! J'étais un homme heureux : tu m'as broyé le cœur ?

— Qui donc êtes-vous ?

— Le père de Rose Mathieu ! Me reconnais-tu, à présent, suborneur, assassin ?

Par un effort violent, le marquis se dressa sur ses mains et envisagea le vieillard avec une expression de terreur ; puis il s'affaissa en murmurant :

— Oui... oui... je te reconnais... Oh ! la justice de Dieu !

— Tu y crois donc maintenant ?

— J'y crois... j'y crois... Va ! rassasie ta vue de mon humiliation, de mes tortures ! Apprends pourquoi je meurs si misérablement... J'ai volé la caisse de l'armée vendéenne... et on m'a pris... et on m'a fusillé... J'ai dix balles dans le corps... et je ne meurs pas ! et je brûle ! et j'ai soif ! De l'eau ! Mais non ! rien ! J'expie ! j'expie !

Et il se tordait comme un damné. M. Mathieu, debout, immobile, les bras croisés sur la poitrine, assistait au spectacle de cette horrible agonie sans paraître ému, sans donner un signe de pitié. Soudain le moribond se calma, ses traits contractés se détendirent, il souleva ses paupières au bord desquelles deux grosses larmes vinrent se suspendre, et il exhala une longue plainte d'où se détacha distinctement ce mot :

— Miséricorde !

M. Mathieu sentit se fondre la glace de son cœur. Saisi de commisération, il prit sa gourde, s'inclina de nouveau vers le marquis et lui dit :

— Bois.

Gaétan but avec avidité. Un éclair de joie resplendit sur son front.

— Merci ! murmura-t-il, et que Dieu vous récompense, pour votre charité,

Ses mains se joignirent comme s'il eût voulu prier, et il expira.

M. Mathieu demeura un instant immobile et pensif devant le cadavre de ce gentilhomme qui lui avait fait tant de mal et dont il venait d'avoir pitié.

— Rigoureux enchaînement des choses de ce monde ! réfléchit-il tout haut. Il a vécu dans toutes les souillures de l'âme : il est mort au milieu de la fange et de l'ignominie. Le doigt de Dieu est là !

Et il se remit en marche pour rejoindre le bataillon dont il était le chirurgien.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, lorsqu'un homme de mauvaise mine, enveloppé dans un manteau, la tête couverte d'un chapeau à larges bords, parut sur la place déserte. Il regarda de tous côtés, s'étonna de ne voir personne, s'adossa contre un arbre et attendit. C'était Roch Duhoux, l'espion de Carrier, Roch Duhoux, devenu l'un des plus redoutables séides du terrible conventionnel qui depuis un mois gémissait Nantes comme commissaire général et y faisait régner la terreur dans sa plus violente atrocité.

— L'heure du rendez-vous a sonné, se dit l'estafier du consul nantais. Ils ne tarderont pas à venir.

Bientôt il aperçut, à quelques pas devant lui, le corps inerte du marquis d'Apremont. Il ne lui accorda d'abord qu'une attention distraite. Il avait trop l'habitude de rencontrer des cadavres sur son chemin pour s'émuvoir à la vue d'un homme mort. Cependant ses yeux ne tardèrent pas à se fixer sur le costume de Gaétan. En dépit des taches immondes qui en dissimulaient l'étoffe et la couleur, il remarqua que les vêtements étaient de velours bleu. Un chef royaliste pouvait seul être vêtu si élégamment. Cette remarque piqua la curiosité de Duhoux, qui voulut savoir ce qu'il en était. Il alla donc examiner les traits du supplicié, et proféra une exclamation pleine de surprise sarcastique.

— Ah bah ! mon ancien maître ! dit-il.

Après une pause, il reprit :

— C'est bien lui, pardieu ! Je le retrouve dans un joli état, vautré, boueux, sanglant ! Quel goujat de grand seigneur il est ainsi ! et comme la mort traite également les gentilshommes et les manants ! Ça fait plaisir à voir.

— C'est égal, ajouta-t-il en hochant la tête d'un air dépité, je caressais l'espérance de le retrouver vivant. Il m'eût été si doux de l'arrêter en lui témoignant beaucoup d'égards, et, fidèle serviteur, de le guider moi-même jusqu'au bas de l'échafaud.

Disant cela, il lança un coup de pied au cadavre, et retourna reprendre la position qu'il venait de quitter.

La place de Tilleul est élevée au-dessus des ténèbres qui l'entourent. Des degrés de pierre, disposés à intervalles dans le talus, donnent accès sur la plate-forme. Un groupe d'hommes franchit bientôt l'un de ces escaliers, et se dirigea vers Roch Duhoux. A leur allure oblique, à leur physionomie sombre, à leurs yeux ardents, un observateur eût facilement deviné que ces hommes étaient des espions, des pourvoyeurs de guillotine, des assassins. Ils firent halte à trois pas de celui qui semblait les attendre, et lui adressèrent un mot de ralliement.

— Nous sommes sacristains de Marat, dirent-ils.

— Je suis sacristain de Marat, répondit Roch Duhoux.

— Mort aux brigands ! vive Carrier ! reprirent les acolytes mystérieux.

— Mort aux brigands ! vive Carrier ! répéta l'ancien valet du marquis d'Apremont.

Puis il complimenta les nouveaux venus sur leur exactitude, et leur distribua de l'argent.

— J'arrive de Nantes, poursuivit-il. Ce matin j'ai eu l'honneur de causer avec le citoyen-commissaire général. Il est content de vous. Il trouve que vous avez bien travaillé au Mans, où, grâce à vous, les prisons ont régorgé, où le bourreau n'a pas manqué de besogne un seul instant. Vos services méritent les plus grands éloges, et j'ai l'ordre de vous en combler. Soyez fiers, mais que votre orgueil bien légitime ne fasse que donner plus de ressort à votre dévouement républicain. L'illustre Carrier comte que vous ne serez pas moins laborieux à Ancenis qu'au Mans. Comme il daigne m'accorder une confiance dont je m'efforce d'être digne, il m'a chargé de vous réunir ici et de diriger vos expéditions dans cette ville pleine d'aristocrates et de suspects.

— Sus à l'ennemi ! s'écrièrent les égorgeurs.

Roch Duhoux leur imposa silence d'un geste dominateur.

— Pas encore ! dit-il. Soyons prudents. Mes instructions sont d'ailleurs positives : " Observer, interroger, écouter, jusqu'à ce que l'armée républicaine ait traversé Ancenis, de peur d'avoir maille à partir avec Kléber et Marceau, deux exécrables modérés, capables de nous faire fusiller. Une fois l'arrière-garde lancée sur la piste des Vendéens, carte blanche ! la ville nous appartient. Main basse sur tout ce qui sent le royalisme, et mort à tout ceux qui ose nous résister ! " C'est formel ; obéissons. Il ne manque pas ici de braves sans-culottes pour nous venir en aide et accélérer l'exécution de notre devoir.

— Dispersons-nous, dit un des sacripants.

— Qui, dispersons-nous, reprit un autre, et fouillons du regard tous les carrefours, toutes les rues, toutes les maisons.

— Nous nous retrouverons sur cette place à cinq heures, ce soir, ajouta Roch Duhoux.

Les espions allaient se séparer lorsqu'il les retint.

— Encore un mot, dit-il. J'ai reçu avis que la famille d'un chef royaliste, le ci-devant comte de Flavigny, était ce matin dans la ville. Elle y est peut-être en ce moment, déguisée, cachée. Vingt pistoles à qui me la livrera.

— C'est entendu. Les signalements ?

— Deux femmes : l'une jeune et jolie à croquer ; l'autre plus âgée, mais belle tout de même. L'une et l'autre ayant une mine distinguée qui doit les trahir sous n'importe quel costume. Des brigandes de première qualité, quoi !

Et Roch Duhoux fit claquer sa langue contre le palais de sa bouche, à la manière des fins dégustateurs.

— Eh ! eh ! serait-on amoureux ? demanda d'un ton ironique l'un des bandits.

— Peuh ! répliqua Duhoux en haussant les épaules, je suis surtout vindicatif, mes agneaux. Or je hais particulièrement un certain Bénédic, capitaine d'état-major, aide de camp de Kléber, qui s'intéresse à elles, et je ne serais pas fâché de les conduire à la guillotine pour lui causer un petit désagrément.

— Approuvé ! Et maintenant en chasse, et flairons la piste des belles dames de Flavigny !

— Mort aux brigands ! vive Carrier ! exclama de nouveau la bande en s'éparpillant et en s'éloignant dans les directions opposées.

Presque au même instant, le gros de l'avant-garde républicaine faisait son entrée dans Ancenis, Kléber avait résolu de franchir l'étape et de pousser jusqu'à Nort sur le chemin de Savenay pour soutenir Westermann. Retenu près de son général, Bénédic ne put suivre Justin qui voulait le mener à l'endroit où étaient réfugiées la comtesse et Blanche. En s'écartant d'ailleurs de la colonne, en se rendant au fond de la ruelle du Figuier, il eût craint d'attirer les regards, de donner l'éveil aux espions, aux assassins, ces oiseaux de proie acharnés sur les traces sanglantes que laissaient en fuyant les malheureux Vendéens.

— Mon bon Justin, dit-il à Coquelicot, tu as vu, tu as surtout deviné ma joie quand tu m'as appris que toute la famille de Flavigny avait échappé aux massacres du Mans. Cette joie est plus vive, plus profonde encore que tu ne peux le supposer. Malheureusement elle est mêlée de nouvelles inquiétudes et de nouveaux tourments. En effet, pour les vaincus, pour les fugitifs de la Vendée, un grand danger passé, un plus grand encore apparaît menaçant. Abandonné par nous, Ancenis deviendra un champ de mort. On dénoncera, on livrera, on fusillera, on égorgera. Il faut donc que la comtesse et mademoiselle Blanche quittent promptement la ville et se retirent dans la campagne. Guide-les, protège-les, et que Muguette, provisoirement remplacée comme cantinière au deuxième bataillon, leur prodigue ses soins. C'est le plus signalé service que puisse jamais me rendre votre vaillante amitié.

— Il suffit, mon capitaine. Justine et moi, nous serons toujours prêts à nous dévouer pour vous et pour ceux qui vous sont chers. Maintenant, un avis ! reprit-il ; dans quelle direction faut-il que nous partions avec vos protégées ?

— Prenez la route de Nort, puis tournez à droite et suivez le chemin de Châteaubriant. Nos hussards ne sont pas encore de ce côté. On assure que les paysans bretons y sont bien disposés pour les Vendéens.

— Alors nous ferons sagement, Justine et moi, de remettre en chemin notre costume du Poitou par-dessus notre uniforme républicain ?

— Très-sagement... Après quelques heures de marche, vous serez hors de danger. Vous trouverez sans peine, je l'espère, une cloiserie de métayer ou une cabane de bûcheron qui vous offrira l'hospitalité. Tu laisseras Muguette avec madame et mademoiselle de Flavigny, et tu t'empresseras de venir me rendre compte, soit à Savenay, soit à Nantes, du résultat de ta mission. Je me propose ensuite de tout préparer pour faire passer en Angleterre cette noble famille, dont la présence parmi les insurgés ébranle parfois mon courage, trouble ma conscience et désole mon cœur.

— Il sera fait selon votre volonté, répondit simplement Justin.

Bénédic était à cheval. Il se pencha vers Coquelicot qu'il attira brusquement par la main et qu'à plusieurs reprises il embrassa.

— A toi et à ta femme ces témoignages de ma tendresse et de ma reconnaissance ! dit-il. Partagez, car je vous aime également tous deux.

Il allait s'éloigner. Coquelicot le retint.

— Je vous ai fait part, dit-il, de la résolution du comte et

de son fils, déterminés à combattre dans les rangs royalistes tant qu'il existera une armée vendéenne. J'ajouterai quelques mots encore, car j'ai promis de vous les répéter fidèlement : c'est que, s'ils meurent dans la lutte, il vous béniront en expirant.

Une pâleur nerveuse, produite par une émotion à la fois douce et poignante, envahit le beau visage de Bénédict.

— Si Dieu m'excuse, murmura-t-il en levant les yeux au ciel, ils ne mourront pas.

Il éperonna son cheval et alla reprendre sa place à côté du général Kléber.

Vers le déclin du jour, Coquelicot traversa Ancenis, conduisant une carriole dans laquelle étaient montées la comtesse, Blanche et Mugnette. Une haridelle, seule bête qu'il eût pu se procurer, traînait péniblement le lourd véhicule. Il sortit de la ville à la suite du corps d'armée, et comme s'il se rendait à Nort. Mais, à peu de distance, il s'engagea dans un sentier tortueux, qui était le chemin Châteaubriant.

Parmi les curieux réunis pour voir défiler les troupes républicaines se trouvait un homme à l'allure oblique, à la physiologie inquisitoriale. Il était le seul peut-être qui eût regardé attentivement la carriole ainsi que les quatre personnes qu'elle contenait. Malgré la douteuse clarté du crépuscule, il avait surtout remarqué les deux paysannes bretonnes, leur étrange distinction, leur rare beauté. Dès lors, ses yeux s'étaient fixés obstinément sur l'équipage suspect et l'avaient accompagné du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu en changeant tout à coup de direction.

Cet homme était un compagnon de Roch Duhoux, un des satellites de Carrier.

### III

Poursuivie d'étape en étape, chassée de Nort et de Blain, l'armée vendéenne parvint enfin à Savenay. Affreusement démoralisée, dans un état de désorganisation complète, elle s'était ralliée pour la dernière fois à l'abri des remparts de cette ville dont le nom devait appeler le souvenir de son entière destruction. Là toute cette foule harassée de fatigue, exténuée d'anantion, incapable de faire un pas de plus, espérait reprendre haleine et se reposer pendant vingt-quatre heures avant d'être assaillie par les bleus. Les malheureux se trompaient. A peine, en effet, s'étaient-ils répandus dans les maisons et dans les églises, quand les républicains débouchèrent en plaine, à peu de distance de la place. Des cris d'épouvante retentirent aussitôt comme un glas de mort dans toutes les rues de Savenay. En vain le nouveau chef des Vendéens, le vaillant Fleuriot, s'efforça-t-il de conjurer par d'énergiques dispositions un désastre irréparable ; ses ordres, ses prières, ses menaces, rien ne put calmer la terreur panique, ni arrêter les fuyards.

Comme un torrent qu'une force aveugle entraîne et précipite, l'armée royale, ou plutôt une immense et informe cohue, où se mêlaient dans un désordre sans nom tous les sexes et tous les âges, s'entassait sous les pieds des boufs et des chevaux, au milieu des charettes et des caissons renversés, dans toute la longueur de la rue qui aboutit à la porte de Guérande. Mais, au bas du côteau, ces flots humains, rapides et tumultueux, devaient se briser contre un obstacle insurmontable. Marigny, l'Ajax de cette guerre de géants, avait pris l'avance sur ceux qui fuyaient, et soutenu par les gars de Cerisais, qui se seraient fait tuer jusqu'au dernier sur son ordre de leur terrible chef, il leur barra résolument le passage. Là se trouvait le comte de Flavigny et Raoul à la tête des grenadiers vendéens et du contingent de Montaigu.

Déterminé à tenter un dernier effort pour que l'armée pût se maintenir au moins quelques jours derrière les solides murailles de Savenay et se réorganiser à loisir, le comte poussa son cheval au milieu des fuyards et au nom de leur intérêt, du salut des femmes et de ses enfants, qu'une nouvelle déroute sous le feu de l'ennemi livrerait infailliblement à la mort, il les supplia de faire volte-face et de marcher au combat. Soit pu-

deur, soit intimidation, car les soldats du comte de Flavigny avaient mis le fusil à l'épaule et menaçaient de faire feu sur la foule, ces pauvres gens, par un revirement subit dont les tumultes populaires ont fourni plus d'un exemple, s'arrêtèrent en effet, et s'écrièrent tous d'une voix en agitant fiévreusement leurs armes :

— Oui ! en avant ! en avant ! Mort aux bleus ! Vive le roi !

En ce moment même, de furieuses détonations éclataient dans la direction de la route de Blain. Arrivée à portée de canon, l'artillerie de Westermann s'était mise en batterie et faisait rage contre la porte fortifiée qui défendait l'entrée de la ville. Les assiégés ne possédaient que quelques pièces de campagne à demi démontées ou mal pourvues de munitions. Un combat à distance devait infailliblement donner la victoire aux bleus. Déjà quelques boulets avaient pénétré dans les rues, et, à travers la houle humaine qui s'y agitait, chaque coup faisait une large et sanglante trouée. Une seule voie de salut se présentait : courir sus aux canons et les enlever à la baïonnette. Tactique familière d'ailleurs aux Vendéens et qui leur avait souvent réussi. Fleuriot n'hésita pas ; il fit baisser le pont-levis en lança sur la route de Blain les masses que le comte de Flavigny venait de ranimer. Le choc fut terrible. Les Vendéens ne se connaissaient plus ; leur désespoir était devenu de la fureur. Trois fois, sous une pluie de mitraille, ils s'emparèrent des pièces et les éteignirent ; trois fois les Mayençais de Kléber les ramenèrent jusque sous les remparts. Pendant ce temps, le reste de l'armée royale, reformée à la hâte par Marigny, était à son tour sortie de Savenay et avait pris position dans la plaine. Raoul s'était logé dans un petit bois qui s'étendait jusqu'au pied des hauteurs, et d'où ses gars, excellents tireurs pour la plus plupart, dirigeaient sur les bleus un feu des plus meurtriers.

La lutte pourtant était trop inégale. Brisés par la fatigue, affaiblis par la faim, minés par la dysenterie et par la fièvre, mal armés d'ailleurs et inférieurs en nombre, les royalistes ne tardèrent pas à plier. Marceau n'attendait que ce moment. Avec son corps d'armée, qui jusque-là n'avait pas pris part à la bataille, il tomba de tout son poids sur ces bandes découragées, et compléta la déroute. Ce fut une débâcle effroyable, un carnage à faire oublier le grand massacre du Mans. Bien peu purent rentrer dans Savenay et s'échapper par la route libre de Guérande. Fleuriot du moins avait atteint son but.

Pendant les quelques heures que le combat avait duré, les femmes, les enfants, les vieillards, les malades et les blessés avaient pu s'écouler vers les marches de la Bretagne, où beaucoup de ces infortunés furent recueillis et réussirent à se cacher jusqu'au jour de l'amnistie générale et de la complète pacification. Quant à la grande armée qui depuis huit mois s'était glorieusement illustrée sous les ordres des Cathelineau, des Bonchamps, des d'Elbée, des Lescure, des La Rochejacquelein, il n'en restait plus que le souvenir. Les derniers bataillons étaient tombés, pour ne plus se relever, dans la plaine de Savenay. Huit jours durant, la cavalerie de Westermann traqua impitoyablement, à travers les bois et les marais, les quelques misérables qu'avait épargnés ce terrible désastre ; puis le silence se fit sur ce tombeau sanglant de tout une héroïque population.

Pendant le combat, le comte de Flavigny avait fait des prodiges de valeur. A la dernière attaque qu'il conduisit contre la batterie qui avait engagé la lutte, les derniers soldats qui lui restaient mordirent la poussière, renversés par la mitraille ; lui-même, atteint d'un biscaien, fut jeté, le crâne entr'ouvert, sur le cou de son cheval. L'animal, ne sentant plus la main de son cavalier, prit la fuite au hasard et se réfugia dans le bois où Raoul avait réussi à se maintenir à la tête de sa compagnie de tirailleurs. Grâce à cette circonstance heureuse et cruelle à la fois, ce fut entre les bras de son fils que le comte tomba tout sanglant.

A la vue de ce corps inerte, de ces traits défigurés et déjà envahis par les ombres de la mort, Raoul poussa un cri déchirant et appela deux de ses hommes qui l'aiderent à transporter

ter le blessé dans une cabane de bûcheron. En ce moment, un bataillon mayennais abordait le petit bois sur plusieurs points, et en chassait les Vendéens, incapables de résister à une attaque vigoureuse. Raoul resta seul avec son père. Il avait piécé sur ses genoux la tête du mourant, et d'une main mal assurée il s'efforçait d'étancher le sang qui s'écoulait de l'effroyable blessure, lorsqu'il fut brusquement distrait de cette pieuse occupation par un cri sinistre :

— Un brigand ! par ici ! à mort ! à mort !

Aussitôt un coup de feu retentit, une balle effleura la tête du jeune royaliste. Avant que Raoul eût pu s'expliquer d'où partait cette agression, une compagnie de volontaires nationaux avait envahi la cabane. Bénédicte venait aussi d'y entrer. Il avait vu le comte de Flavigny emporté tout sanglant par son cheval dans la direction du petit bois, et il était accouru. Du premier coup d'œil, il reconnut le comte et Raoul.

— Rendez-vous ! s'écria-t-il en faisant rapidement au jeune officier vendéen un signe d'intelligence.

— Non, pas de quartier pour les brigands ! à mort ! à mort ! criaient les soldats.

— Ces hommes sont mes prisonniers ! reprit Bénédicte en jetant aux pieds des volontaires nationaux l'épée que Raoul venait de lui remettre. Celui qui frappe un ennemi désarmé n'est pas un soldat, mais un assassin !

Cette maxime généreuse avait été trop souvent méconnue dans cette guerre impitoyable pour qu'elle eût encore de l'empire sur le vainqueur prêt à frapper. Aussi les soldats allaient-ils passer de la menace à l'exécution, lorsque leur attention fut subitement détournée par cet avertissement qui leur arrivait du dehors :

— Les brigands ! les brigands ! Alerte ! sauve qui peut !

A ce cri percuté par une voix vibrante de terreur, les volontaires nationaux s'élançèrent tumultueusement hors de la cabane. Bénédicte ne savait s'il devait rester ou les suivre, lorsque Coquelicot entra précipitamment.

— Ne bougez pas ! s'écria-t-il. Ce n'est rien ! une ruse de guerre une simple plaisanterie que j'ai imaginée pour vous tirer d'embarras. Dieu merci ! je suis arrivé à temps !... Pauvre M. de Flavigny ! murmura-t-il d'un ton de douloureuse compassion, comme le voilà défiguré. Il n'est pas mort, pourtant, n'est-ce pas, mon capitaine ?

Bénédicte secoua la tête d'un air de doute, mais Raoul s'écria avec émotion, presque avec joie.

— Non !... il revient à lui... il nous voit... il nous reconnaît... Mon père ! mon père ! ajouta-t-il d'une voix tremblante en interrogeant d'un regard ardent les yeux à demi éteints du blessé.

Le comte saisit la main de Raoul dans une étreinte convulsive.

— Mon fils ! soupira-t-il. Ah ! je meurs content, puisque tu vis, toi, et que j'ai pu te revoir !

— Non, mon père, non, vous ne mourrez pas ! reprit Raoul en sanglotant. Dans une heure au plus, la nuit sera venue. Nous pourrions alors vous transporter en lieu sûr et vous procurer des soins intelligents qui vous guériront.

— Je ne m'abuse pas ! murmura M. de Flavigny d'une voix si faible qu'à peine on l'entendait. Je n'ai que peu d'instants à vivre. Je suis chrétien, mon enfant ! que la volonté de Dieu soit faite ! Pourtant, je l'avoue, je mourrais plus tranquille si je savais que tout ce que j'aime fût hors de danger.

— Soyez sans inquiétude, monsieur le comte, répondit Bénédicte. Je vous réponds, moi, de Raoul. Quant à madame la comtesse et à mademoiselle Blanche, le digne garçon que voici va vous apprendre qu'il les a laissées ce matin même en lieu sûr.

— Cela est vrai, je vous l'affirme, s'empressa d'ajouter Coquelicot. Les chères dames ont trouvé un excellent refuge dans une cioserie bretonne, chez un métayer qui approuve l'insurrection vendéenne et qui a été heureux de les recueillir et de les cacher.

Le comte fixa alternativement ses regards sur le capitaine d'état-major et le volontaire national qu'il n'avait pas remarqués encore. un éclair de douce joie rayonna sur son pâle et noble visage.

— Bénédicte !... Justin ! dit-il. Cœur généreux ! amis de la dernière heure, soyez bénis !... Et pourtant, reprit-il avec tristesse, le hasard... une destinée fatale nous a armés les uns contre les autres !... Oh ! la guerre civile !... crime inexpiable quand elle n'est pas le plus impérieux et le plus sacré des devoirs.

M. de Flavigny se tut. Une douloureuse angoisse se peignit sur ses traits contractés, et ses regards, anxieusement levés vers le ciel, exprimaient moins les calmes espérances du chrétien que les terreurs d'une âme tourmentée par quelque remords.

Il reprit bientôt :

— Raoul, dit-il, je crois notre cause perdue sans retour. Mais, lors même que cette terre sanglante enfanterait de nouvelles armées, jure-moi, mon fils, que tu refuserais à cette lutte impie la complicité de ton épée !

— Que dites-vous, mon père ? s'écria vivement le jeune Vendéen. Si je dois vous perdre, oh ! ne m'envies pas du moins l'honneur de vous venger !

— Il n'y a pas d'honneur à combattre sous le même drapeau que les ennemis de son pays !... Ne m'interromps pas, ajouta-t-il en remarquant une expression de surprise dans la physionomie de son fils ; moi aussi, conseillé par mon indignation de gentilhomme et de chrétien, j'ai cru que tous les instruments étaient bons pour relever les autels de mon Dieu et le trône de mon roi !... Le malheur, la réflexion, cette intuition sereine et infaillible, qui est, hélas ! le privilège des mourants, m'ont détrompé... Dieu emplit l'univers : l'ostracisme ne peut donc l'atteindre... Et la postérité, qui nous aurait peut-être pardonné notre rébellion, ne nous absoudra jamais du crime d'avoir ouvert les portes de la France aux armées d'York et de Brunswick ! L'étranger ! l'étranger ! ajouta-t-il en s'animant, voilà l'ennemi qu'il faut combattre ! Royalistes, républicains, votre place est aux frontières ! Marchez donc, sans vous inquiéter de celui qui commande ou de la couleur du drapeau.

— Mon père ! s'écria le jeune homme effrayé de l'exaltation fiévreuse qui enflammait le visage du mourant : mon père, je vous le jure, je vous obéirai !

— Bien, Raoul ! dit le comte en attirant le front de son fils vers ses lèvres décolorées. Bien, mon cher enfant ! Aime la France avant tout... et, plus sage que ton père, n'oublie jamais la vieille devise de nos ancêtres bretons : " Dieu nous aide, et sus à l'Anglais ! "

En proférant ce cri de guerre, qui venait de remonter à la surface de son âme troublée, moins peut-être comme l'expression d'un remords patriotique que comme une reminiscence involontaire des enthousiasmes de sa jeunesse et de ses antipathies de marin, le comte de Flavigny se souleva brusquement avec un geste de menace, puis il retomba entre les bras de Bénédicte et de Raoul.

Il était mort.

Les deux jeunes gens déposèrent le corps sur un amas de branchages et de feuilles mortes, et s'agenouillèrent pieusement près de cette couche improvisée. Tandis qu'ils unissaient ainsi leurs cœurs dans une dernière prière, Coquelicot était sorti de laasure. Il revint bientôt, portant un uniforme complet de volontaire national.

— Pardon, monsieur le comte, dit-il à Raoul, pardon si je me permets de vous troubler dans un pareil moment ; mais il y a urgence. Les nôtres battent la campagne ; une patrouille de Mayennais fouille le petit bois à l'instant où je vous parle. Avec votre costume de Vendéen, et malgré la protection du capitaine Bénédicte, vous courez de grands risques si l'on vous surprend. Je vous offre donc un uniforme plus convenable que le vôtre pour la circonstance. Le pauvre diable à qui je l'ai emprunté ne le réclamera jamais. Il a de bonnes

raisons pour ça. Donc, changez vite de toilette, c'est ce qu'il y a de plus prudent, croyez-moi.

Raoul avait écouté, sans trop la comprendre, l'invitation de Coquelicot. Comme il regardait avec étonnement la defroque militaire que Justin, pour tenter sans doute le jeune gentilhomme, avait complaisamment étendu sur le sol, Bénédic prit la parole.

—Justin a raison, dit-il. Hâtez-vous de revêtir le costume qu'il vous offre, monsieur Raoul ; votre salut est à ce prix !

Raoul garda un moment le silence ; puis comme entraîné par une résolution soudaine :

—Soit, répondit-il, mais je ne l'accepte pas comme un déguisement temporaire ; cet uniforme sera désormais le mien.

—Quoi ! s'écria Coquelicot tout radieux, vous donnez votre demission de brigand !

—Avez-vous bien réfléchi, Raoul ? demanda Bénédic.

—J'ai juré à mon père mourant que je ne tirerai plus l'épée que contre les ennemis de la patrie. Je tiendrai mon serment. A compter d'aujourd'hui, je ne suis plus le serviteur d'un parti, mais le soldat de la France ! Capitaine Bénédic, voulez-vous de moi dans les rangs de vos intrépides Mayençais ?

—Beni soit Dieu, mon ami ! s'écria l'aide de camp en serrant le gentilhomme dans ses bras. Je vous ai vu au feu, et je sais que nul n'a plus de bravoure que vous. C'est donc avec fierté, avec orgueil, que je vous accepte pour mon compagnon d'armes... Votre résolution, du reste, reprit-il, ne coûtera rien à votre sympathie pour la cause dont vous vous séparez. Kleber a demandé son rappel ; dans quelques jours, il doit quitter ce pays pour retourner aux frontières. Nous partirons avec lui. Il est homme à nous donner bientôt de l'occupation et de la gloire !

Raoul revêtit l'uniforme républicain. Après quoi, Bénédic, Justin et lui creusèrent une fosse dans un taillis, et y déposèrent le corps inanimé du comte de Flavigny, en plaçant à ses côtés ses éperons et son épée. La fosse recouverte, Raoul tailla dans l'écorce de l'arbre le plus voisin un croix qui devait plus tard lui servir d'indice, car il se proposait de réunir, dès que les circonstances le permettraient, les restes mortels de son père à ceux de ses ancêtres. Il se jeta ensuite tout en larmes dans les bras de Bénédic, et tendant à Justin une main émue que le digne garçon osait à peine serrer dans les siennes :

—Merci, dit-il, merci, mes amis, vous qui m'avez assisté de si grand cœur dans l'accomplissement de ce suprême devoir ! Il m'en reste un autre à remplir, et cette fois encore, je l'espère, votre affectueux dévouement ne me fera pas défaut.

Et comme ses deux compagnons l'interrogeaient du regard :

—Vous connaissez la retraite de ma mère ? dit-il en s'adressant à Coquelicot. Pouvez-vous m'y conduire ?

—Parfaitement, répondit Justin. Madame et mademoiselle de Flavigny sont à deux lieues environ de Nort, en plein pays boisé, dans une ferme nommée la closerie des Touches. De bons chevaux, et cette nuit même nous pourrions y arriver.

—Je vous accompagnerai, dit Bénédic.

A ces mots, il écrivit au crayon quelques lignes dans lesquelles il expliquait son absence ; puis, apercevant des soldats qui se reposaient sur la lisière du taillis, il alla vers l'un d'eux et le chargea de remettre au plus vite la lettre au général Kleber.

—Et maintenant en route ! s'écria-t-il.

Les trois jeunes gens sortirent du petit bois, et, malgré les fatigues de la journée, ils prirent sans desespérer les dispositions que nécessitait le voyage ; puis ils partirent à franc étrier. Mais ils devaient arriver trop tard à la closerie des Touches, où Roch Duhoux les avait précédés.

En effet, le misérable, qui avait remarqué les deux paysannes bretonnes au fond de la carriole conduite par Coquelicot, s'était hâté de faire son rapport le soir même. Duhoux avait reconnu la comtesse et Blanche dans les portraits tracés par son acolyte. Aussitôt, suivi de quelques sacristains de Marat,

il se mit à poursuivre les fugitives, dont il comptait promptement s'emparer. Mais, bien lancé d'abord sur la piste, il ne tarda pas à faire fausse route, trompé par les empreintes divergentes que les roues de plusieurs voitures avaient laissées sur le sol boueux. Ce ne fut que le lendemain, et après avoir erré durant toute la nuit, qu'il parvint avec ses estafiers de vant la closerie des Touches, cachée dans un repli de coteaux, au milieu des buissons, des genêts et des massifs de châtaigniers.

Il était grand jour lorsqu'il frappa vigoureusement à la porte ; mais la porte ne s'ouvrit pas. Deux autres appels n'eurent pas plus de succès. Roch Duhoux dut reconnaître qu'il y avait parti pris de lui refuser l'entrée. Comme il savait que les gars des environs d'Ancenis, presque tous royalistes, s'étaient levés en masse quelques jours auparavant pour se rénir aux débris de l'armée vendéenne, et comme il supposait que la ferme ne pouvait être en état de défense, il se décida à en escalader les murs. A la tête de sa bande, il sauta dans l'intérieur de la cour et se dirigea, le pistolet au poing, vers le bâtiment principal.

Un vieux paysan breton se décida à paraître. Il avait la contenance ferme, le regard assuré ; c'est à peine si un imperceptible frémissement de lèvres pouvait accuser chez lui quelque secrète inquiétude.

Duhoux l'examina un moment avec une férocité défiante.

—Pourquoi n'as-tu pas ouvert, vieux brigand, lorsque les citoyens et moi nous t'avons fait l'honneur de frapper à ta porte ? demanda-t-il.

—J'étais tout fiévreux dans mon lit. Une révolution que j'ai eue il y a trois jours.

—Une révolution ? Il n'y a que les aristocrates à qui les révolutions donnent la fièvre.

Et Duhoux sourit agréablement, il était enchanté de la plaisanterie.

Le paysan nommé Pierre Jagon, fit semblant de ne pas comprendre. Il continua avec une apparente bonhomie.

—Un officier vendéen a passé ici, il a enlevé tous mes ouvriers, et, comme j'ai refusé de faire bande avec eux, les brigands ont voulu me fusiller.

L'invention était primitive. Roch Duhoux n'était pas homme à se laisser convaincre par tant de candeur.

—Console-toi, mon vieux, reprit-il avec son sourire d'hyène, si les blancs t'ont manqué, les bleus ne te rateront pas. Parlons sérieusement, si c'est possible, et ne m'oblige pas à te brûler la cervelle.

Le fermier ne témoigna aucune frayeur.

—Une voiture est entrée ici ce matin ? demanda le chef des sacristains de Marat en plongeant un regard aigu dans les yeux du vieillard.

—Oui, citoyen, répondit celui-ci sans se déconcerter. La carriole de Claude Herbault, le fromager de Châteaubriant, qui tous les jours vient chercher le lait de la closerie pour aller le débiter à Ancenis.

Cette fois, le père Jagon avait été mieux inspiré, sa réponse n'avait rien d'inraisemblable. Duhoux demeura presque interdit. Cependant cette sorte d'instinct inconscient, mais infailible, qui chez certains hommes tient de la divination, même du génie, l'avertit bien vite que le vieux métayer le trompait et que son explication n'était pas la bonne.

—Qu'on fouille toute la cassine ! s'écria-t-il soudainement en coupant court à un interrogatoire dont il n'espérait plus tirer aucune lumière.

Le visage du père Jagon ne trahit aucune émotion ; il s'attendait évidemment à cet ordre, mais sa poitrine se contracta sa respiration devint haletante, et lui eût été impossible d'articuler une parole en ce moment.

Les espions s'étaient répandus en tumulte dans les chambres, dans les granges, les écuries, les étables. Au bout de quelques minutes, ils revinrent traînant derrière eux des file de basse cour effarées, demi-mortes de frayeur. Duhoux les examina, les flaira en quelque sorte les uns après les autres,

puis, n'apercevant aucun des visages qu'il cherchait, il leur tourna le dos avec humeur en maugréant, du ton dégoûté d'un laquais de bonne maison :

— Fi ! les maritornes, qui sentent la bouse à plein nez !

— Voici une comère un peu plus faroude, citoyen commandant, dit un sacristain de Marat en poussant une jeune paysanne dans les bras du ci-devant galérien.

Roch Duhoux tressaillit de joie, croyant déjà tenir une de ses victimes. Mais tout à coup l'expression de sa physionomie se transforma, et il parut stupéfait.

— Justine Cazeaux ! murmura-t-il.

Muguette — car c'était elle, senti un frisson glacé courir dans ses veines à la vue du misérable qui avait assassiné sa mère et mis le feu à la ferme de la Bénardière. Elle eut cependant le courage de refouler cette sensation violente et de répondre d'un ton délibéré.

— Oui, parbleu ! Justine Cazeaux, surnommée Muguette, cantinière au deuxième bataillon des volontaires nationaux. Salut et fraternité !

— Que diable fais-tu ici, citoyenne lui demanda le chef des espions en la toisant d'un œil louche et menaçant.

— J'ai profité de l'arrivée de mon bataillon à Ancenis pour pousser une visite au papa Pierre Jagon, un ancien ami de la famille, et pour embrasser sa fille, Mathurine Jagon, que j'ai aimée de tout mon cœur, et qui me l'a bien rendu. Dame ! ça ne date pas d'hier. C'était autrefois, quand nous nous réunissions sur le marché de Nantes et que nous vendions nos denrées côte à côte en jasant et en riant.

— Et où est-elle, cette fille Jagon ? reprit Duhoux en fronçant le sourcil.

— Elle a fait comme moi, qui ai épousé mon cousin Coquelicot : elle s'est mariée, et elle habite maintenant au bord de la mer, là-bas, près de Paimbœuf, de sorte que je m'en irai sans l'avoir vue, ce qui me chagrine un peu.

Quoiqu'il n'y eût pas un mot de vrai dans cette explication, attendu que le père Jagon n'avait pas de fille, Muguette avait débité tout cela avec une assurance qui en imposa manifestement à Roch Duhoux. Prévenu par un regard de Justine, le digne fermier s'était fait un devoir d'appuyer chaque parole par un mouvement de tête significatif.

— Est-ce que tu es venu seule, citoyenne Coquelicot ? reprit l'espion de Carrier, qu'une défiance invétérée mettait en garde contre les propos et l'enjouement forcé de son interlocutrice.

— Non pas. Mon mari m'a accompagnée ! mais il est reparti ce matin sans moi, parce que je suis lasse, même un peu souffrante, et que je veux me reposer un peu ici quelques jours. Êtes-vous satisfait maintenant, citoyen questionneur ?

— Pas trop citoyenne bon bec. Écoute encore et réponds sans barguigner. Il y va de ta tête, crois-moi.

— Fichtre ! je tiens à ce qu'elle reste sur mes épaules, et je me garderai bien de la risquer. Voyons, de quoi s'agit-il ?

— Tu connais les dames de Flavigny ?

— Assurement. De bonnes personnes, mais des aristocrates, des brigandes, des...

— Vu ne les a pas rencontrées par hasard sur ton chemin ?

— Non ! ma foi, non ! Se cacheraient-elles dans ce pays ! Oh ! alors, leur compte est réglé : on les pincera.

— Oui, on les pincera, je t'en réponds ! répliqua Duhoux en appuyant sur chaque mots avec une sorte de férocité... Maintenant, citoyenne Coquelicot, ajouta-t-il, va-t'en au diable et fiche-moi la paix !

Puis se tournant vers ses acolytes :

— Est-ce là tout ce que vous avez déniché ? demanda-t-il.

— Tout, répondirent les sacristains.

— Excepté ce brimborion pourtant, ajouta quelqu'un de la bande en tirant de son gousset une ravissante montre en or enrichie de diamants. Examine-moi ça, citoyen commandant. J'ai trouvé ce joli bijou dans l'escalier, où il sera tombé par aventure. J'avais d'abord l'intention de n'en rien dire, mais un sans-culotte, un sacristain de Marat, doit mépriser le luxe infâme qui trouble la conscience et corrompt la vertu. Je sacrifie donc mon intérêt à mon devoir.

Et, aussi sublime que Thémistocle refusant les présents d'Artaxerxès, le stoïque sacripant tendit la montre à Roch Duhoux. Celui-ci la regarda avec curiosité d'abord, puis avec ébalissement.

— Voilà un joyau, dit-il, qui n'a jamais orné la ceinture d'une vachère, et qui sent la grande dame à vous pervertir l'odorat.

Et, glissant le précieux objet dans une de ses poches, il ajouta d'un air imposant :

— Va, colifichet d'aristocrate ! dérobe-toi à la vue d'un honnête patriote qui te dédaigne, et plonge-toi dans l'ombre d'où tu ne sortiras plus !

Aussitôt il saisit à la gorge le père Jagon, qui était devenu affreusement pâle.

— Vieux brigand, s'écria-t-il en serrant ses doigts crochus de manière à étrangler le pauvre homme, nieras-tu que tu aies reçu dans ta bicoque des Vendéens, la femme et la nièce assurément du ci-devant comte de Flavigny ?

— Grâce, citoyen ! grâce ! j'avoue tout ! murmura le fermier en se dégageant avec peine de l'étreinte du forcené.

— Que dites-vous, malheureux ? s'écria Muguette avec un accent d'indignation désespérée.

— Silence, ma mignonne, dit Roch Duhoux, nous aurons tout à l'heure un compte à régler ensemble : en attendant, laisse parler ce digne camgagnard, et ne l'influence pas. Donc, continua-t-il en s'adressant au père Jagon, la comtesse de Flavigny est ici ?

— Ai-je dit cela lui demanda le vieillard.

— Tonnerre ! n'as-tu pas avoué ?

— Qu'une dame de Flavigny et sa nièce sont entrées ce matin dans ma pauvre maison ? Oui, j'en suis convenu, et je ne m'en dédis point, mais elles ne sont restées qu'un moment, le temps de se réchauffer et de boire une écuelle de crème. Les pauvres dames ! elles étaient abîmées de froid et de fatigue ! Il aurait fallu ne pas avoir de cœur pour les laisser mourir de misère à la porte ! Un quart d'heure après, aussi vrai qu'il n'y a ici que d'honnêtes chrétiens, elles sont remontées dans leur voiture, et elles ont piqué au plus court pour se rendre à Châteaubriant.

En entendant cette déclaration, Muguette adressa au bon vieillard un regard caressant comme un baiser et tout emperlé d'une grosse larme.

Quand à Duhoux, aucune expression ne saurait peindre son désappointement colére et stupide. Sa vengeance, si ardemment poursuivie, lui échappait encore une fois. Une fureur sombre, dévorante comme toutes les passions inassouviées, le mordait aux entrailles. Le monstre avait faim, et, à défaut de la pâture délicate qu'il s'était promise, il lui fallait d'autres victimes.

— Tu connais la loi, dit-il au vieux métayer : pour tous ceux qui auront assisté les brigands, la mort ! Quant à toi, citoyenne Coquelicot, continua-t-il en se tournant vers Muguette, ton affaire est tout aussi limpide, et le républicanisme de ton mari ne servira pas à grand'chose. C'est toi, j'en suis sûr, qui as amené les dames de Flavigny chez ce vieux scélérat. Donc je vous arrête tous deux au nom de la loi. Vous vous expliquerez à Nantes avec l'accusateur public, un patriote qui n'a pas l'onglée aux yeux ; seulement, mes amours, je vous engage à parler un peu haut, car le cher homme est sourd comme un pétrin.

Cette lugubre facétie dérida un peu le front soucieux de Roch Duhoux, et ce fut presque en souriant qu'après avoir fait garrotter les prisonniers il donna à ses compagnons l'ordre de se remettre en route.

Comme la triste caravane allait franchir le seuil de la ferme, un des sacripants eut une idée.

— À propos, citoyen, demanda-t-il à son chef, est-ce que, pour le bon exemple, il ne conviendrait pas de roussir un peu ce nid d'aristocrates ?

— Mille démons ! je n'y pensais pas ; répondit Duhoux. Allume ! allume ! Le feu partout, mes enfants !

A cet ordre sauvage, le vieux paysan et Muguette tressaillirent ; ils échangèrent un regard plein d'angoisse, que Duhoux surprit au passage.

—Ouais ! se dit-il, est-ce que par hasard...

Il n'osa pas achever sa pensée, par crainte d'une déception cruelle, mais il activa avec fureur le zèle de ses dignes agents. Ceux-ci n'avaient que faire de ses excitations. Ils se ruaient à la destruction avec la joie sauvage et l'emportement irraisonné de la brute. Déjà les tisons arrachés à l'âtre volaient, sur les amas de fourrage et sur les toitures de chaume ; déjà la flamme pétillait de tous côtés, et des traînées de fumée bleuâtre an-

—Où sont-elles ? demanda Roch Duhoux d'une voix goguenarde et frémissante à la fois.

—Là ! là ! dans cette chambre ! disait Pierre Jagon.

Et il désignait de l'œil une petite lucarne à demi masquée par une touffe d'ajoncs piquée à dessein dans le chaume d'une toiture.

Sans plus d'explication, Duhoux s'était précipité vers le bâtiment indiqué.

—Attendez-moi ! exclama le vieillard en courant aussi vite que la gêne de ses liens le lui permettait ; vous ne trouverez pas l'entrée. Il y a une cachette.



Place, ou tu es mort ! menaçait le cavalier accusé de vol. (Page 495).

nonçaient que l'incendie avait commencé son lugubre ravage. A ce spectacle, Muguette et vieux métayer ne purent se contenir plus longtemps.

—Arrêtez ! arrêtez ! s'écrièrent-ils tout d'une voix.

—Q'y a-t-il ? demanda Duhoux en fixant sur les prisonniers un regard avide.

—Réjouis-toi, misérable ! répondit le vieillard avec un affreux déchirement d'âme, réjouis-toi ! ta sociétresse a réussi à m'arracher mon secret !

—Sauvez-les, au nom du ciel ! Sauvez les pauvres dames ! s'écriait Muguette en tordant avec désespoir ses mains liées.

Roch Duhoux le poussa en avant et le suivit avec deux ou trois de ses compagnons. Lorsqu'ils furent arrivés au haut de l'escalier, dans une petite chambre qui ne paraissait pas avoir d'autre issue que la porte d'entrée ; le métayer montra à Duhoux un anneau de fer fixé sous la couronne du lit, et l'invita à l'attirer vers lui au moyen d'un long crochet pendu à la muraille ; Duhoux exécuta la manœuvre indiquée. La couronne descendit et démasqua une ouverture pratiquée dans le plafond. Deux hommes s'élançèrent sur les montants de la couchette, et de là dans une espèce de grenier.

Il était temps.

La comtesse et Blanche, suffoquées par la fumée que l'embraseur du toit avait accumulée dans ce réduit, gisaient évanouies sur le plancher. On se hâta de les transporter au grand air, et de les confier aux soins empressés de Muguette, qui parvint promptement à les ranimer.

Le père Jagon et Duhoux sortirent du bâtiment, dont l'étage supérieur commençait à être en vahi par les flammes. Ils passèrent devant une étable que le feu avait respectée. La porte, ouverte sur la cour, laissait voir des vaches qui ruminèrent tranquillement, couchées sur une fraîche litière. Duhoux s'arrêta sur le seuil, et remarquant qu'il n'y avait là qu'une seule ouverture, celle de l'entrée, il sourit affreusement. Se tournant alors vers le métayer :

— A propos, lui dit-il, je ne suppose pas, vieux brigand, que tu tiennes beaucoup à faire un plongeon dans la Loire ?

Pierre Jagon ne comprit pas et ne répondit rien.

— Tu préfères le feu à l'eau, c'est évident, reprit le sinistre interlocuteur en poussant tout à coup le vieillard dans l'étable.

Il ferma brusquement la porte et enfonça dans un trou du mur une longue targette de bois, puis il donna l'ordre d'incendier la chaume dont il venait de faire une prison.

Cependant madame de Flavigny et Blanche avaient tout à fait repris possession de leurs sens. Roch Duhoux jugea néanmoins que deux femmes aussi délicates ne pourraient parcourir à pied la longue étape qui le séparait de Nantes, il les fit placer avec Justine dans une charette, qu'il consentit, malgré l'austérité de ses principes, à laisser garnir de quelques bottes de paille. Ces préparatifs achevés, le lugubre convoi se remit en marche sous la pluie qui recommençait à tomber.

A quelque distance de la closerie, Muguette, que les soins réclamés par la situation des dames de Flavigny avait exclusivement occupée jusqu'alors, s'aperçut de l'absence du père Jagon.

— Où est donc le métayer ? demanda-t-elle avec une sorte d'effroi.

— Le vieux farceur est en train de se chauffer le ventre, répondit Duhoux en indiquant du doigt les bâtiments de la ferme qu'on voyait flamber derrière les arbres du chemin.

Monstre ! s'écria la jeune femme avec un mouvement d'horreur.

— Bah ! reprit Duhoux en ricanant, je lui ai offert le choix : l'eau ou le feu ! Il a choisi le feu. Pas dégoûté, le vieux coquin ! Quand tu auras tâté de l'eau de la Loire, si tu en reviens, tu m'en diras des nouvelles, ma mignonne.

Le facétieux bourreau se mit à siffler l'air de la *Grande Tasse*, la romance en vogue depuis le commencement des noyades, et prit allègrement la tête du cortège, en se félicitant avec orgueil d'une entreprise qui avait si bien réussi.

Une heure seulement après ce départ, Bénédicte, Raoul et Coquelicot, qui s'étaient perdus dans un labyrinthe de sentiers déserts et avaient chevauché inutilement une grande partie de la nuit, s'arrêtèrent devant la closerie des Touches, où ils ne virent plus qu'un monceau de débris fumants.

Est ce bien là ? demanda Bénédicte tout frémissant.

Oui ! répondit Justin effaré.

C'est impossible ! vous vous trompez ! reprit Raoul dont le cœur bondissait.

— Non ! articula Coquelicot d'une voix brisée.

Et les trois jeunes gens restèrent un instant immobiles, muets, comme pétrifiés. Tout à coup leur douleur éclata, ils poussèrent des cris de désespoir, et, sautant à bas de cheval, ils bondirent à travers les ruines, remuant, fouillant, interrogeant d'un regard horrifié le noir entassement des matériaux calcinés, et redoutant d'y entrevoir l'indice de quelque horrible malheur.

— Nous sommes fous ! s'écria Bénédicte. Il est impossible que nos craintes aient le moindre fondement. Après l'incendie, peut être fortuit, de cette habitation, la comtesse, mademoiselle Blanche et Justine se sont sans doute réfugiées plus loin. Informons-nous, cherchons.

Ils remontèrent à cheval et visitèrent plusieurs closeries

dalentour, mais ils n'obtinrent aucun renseignement de nature à les rassurer. Ces closeries étant fort éloignées les unes des autres, les paysans qu'ils interrogèrent ignoraient même que le domaine des Touches eût été détruit par le feu. Vers le soir, l'esprit abattu, le cœur ulcéré, ils regagnaient le lieu du sinistre, lorsqu'ils aperçurent un vieillard assis, sombre et morne, au revers d'un fossé.

— Grâce à Dieu, s'écria tout à coup Coquelicot, voilà le métayer !

A cette exclamation, le vieux paysan reloua la tête. C'était en effet Pierre Jagon. Il avait échappé aux flammes en brisant ses liens, en enfonçant la porte de l'étable avec une fourche, et en se jetant dans une mare voisine, où le feu qui avait pris à ses vêtements s'était éteint. Après quoi, redoutant le retour des bandits, il s'était caché dans un champ de hauts genêts, d'où il venait de sortir pour se rendre compte des dégâts causés par l'incendie à sa chaumière et à ses bâtiments. A la vue du désastre, il était tombé comme anéanti au bord du chemin.

— Qu'est-il donc arrivé, père Jagon ? lui demanda Coquelicot en l'abordant.

Le vieillard s'était levé ; il regardait les cavaliers avec égarement. Bénédicte et Raoul s'empressèrent de le tranquilliser.

— Par grâce ! lui dirent-ils, calmez nos inquiétudes. Apprenez-nous ce que sont devenues les personnes auxquelles vous avez accordé une hospitalité si généreuse et si mal récompensée sans doute par le hasard.

Pierre Jagon reconnut Justin. Il comprit qu'il n'avait rien à craindre et répondit sans hésiter :

— Les pauvres dames ont été arrêtées ce matin et emmenées par des scélérats qui ont incendié ma closerie et voulu me faire périr en m'enfermant dans un cercle de feu. C'est par miracle que j'ai pu me soustraire à la mort.

Et il raconta ce qui s'était passé. Bénédicte n'eut point de peine à deviner que Roch Duhoux avait été l'instigateur de toute cette machination. Comment avait-il découvert la retraite de la comtesse et de Blanche ? C'est ce qu'il n'essaya pas même de s'expliquer. En ce temps d'activité dévorante, de haines implacables, de passions à outrance, on ne s'étonnait de rien, tout était possible, l'accident dominait, et l'in vraisemblable était presque toujours ce qu'il y avait de plus réel.

— Savez-vous où les prisonniers de ces misérables ont été conduits ? demanda Raoul frémissant d'impatience et d'indignation.

— Je l'ignore, répondit le métayer. Je crois que c'est à Ancenis ou à Nantes.

— C'est plutôt à Nantes, réfléchit tout haut Bénédicte. Le bandit qui a dirigé l'expédition doit être un émissaire de Carrier. Il aura voulu mettre son importante capture sous les yeux de l'horrible proconsul nantais.

— A Nantes ! s'écria Raoul.

Il allait enfoncer l'éperon dans le ventre de son cheval, une réflexion l'arrêta soudain. Se tournant vers Jagon :

— S'il plaît à Dieu, lui dit-il, et si la paix me ramène en ce pays, je ferai reconstruire votre closerie, bon et courageux vieillard. En attendant, je vous supplie d'accepter cette petite somme comme une modeste compensation de ce que vous avez perdu.

Et il lui offrit quelques pièces d'or, qu'il avait reçues la veille du trésorier général de l'armée vendéenne, dans un dernier partage fait à Savenay de l'argent qui restait en caisse. Le digne métayer refusa d'abord de les prendre, mais Raoul insista si vivement qu'il le contraignit de les accepter. Bénédicte, lui aussi, glissa un peu d'argent dans la main du vieux paysan, et Coquelicot lui-même ajouta son offrande à la libéralité de ses deux compagnons.

— Adieu, messieurs, dit le brave homme attendri jusqu'aux larmes. Vous êtes d'honnêtes républicains, je le vois. Si tous vous ressemblaient, je crierais de bon cœur. Vive la République !

—Criez surtout : Vive la France ! répondit Bénédicte en poussant son cheval pour rejoindre Raoul et Justin qui avaient déjà pris le galop.

Le lendemain, vers dix heures du matin, ils arrivèrent à Nantes, à Nantes où régnait Carrier, où la force était aux mains des scélérats. Jamais tyrannie plus execrable n'avait en effet pesé sur aucun peuple. Jamais, dans aucun pays, la mort n'avait en moins de temps entassé plus de cadavres. Nantes n'était plus une ville, mais un charnier. Le massacre n'y était pas seulement un moyen de gouvernement, selon le mot de Tacite, c'était surtout une récréation piquante, un spectacle original et gai dont quelques épicuriens se régalaient après boire. L'assassinat était une fonction, les meurtriers exerçaient une magistrature. Carrier avait créé une institution, la *compagnie de Marat*, qui eût donné le frisson à Marat lui-même. C'était un corps de soixante volontaires recrutés dans tous les égouts de la ville, et casernés dans la chapelle de Bon-Secours. Comme ces chenapans avaient installé sur l'autel, au milieu d'un trophée de piques et de drapeaux, le buste de leur sanglant patron, le peuple, qui trouve toujours le mot juste et pittoresque, les avait surnommés les *sacristains de Marat*. Ce sobriquet ne leur avait pas déplu. Ils l'avaient même accepté, et Roch Duhoux, qui s'était fait affilier à la compagnie, n'avait pu dédaigner, comme on l'a vu, de le choisir pour mot de ralliement.

Après avoir franchi le premier pas de la Loire, Bénédicte, Raoul et Coquelicot parcouraient à bride abattue la chaussée de l'île Gloriette, lorsqu'ils pensèrent culbuter deux prétons qui marchaient devant eux en conservant avec animation.

—Bénédicte ! s'écria l'un d'eux en se garant.

Bénédicte arrêta sa monture. Il avait reconnu M. Mathieu et le père Cazeaux.

—Tu sais la nouvelle ? demanda celui-ci.

—S'agit-il de madame de Flavigny, de mademoiselle Blanche de Muguettes, qui sont arrêtées ?

—Oui !

—Où les a-t-on enfermées ? reprit Raoul avec un violent battement de cœur.

Le père Cazeaux fit un mouvement de surprise en reconnaissant le jeune gentilhomme sous l'uniforme de volontaire national ; mais ce n'était ni le lieu ni l'heure des explications.

—Vous pouvez voir d'ici la fenêtre du cachot, répondit M. Mathieu en désignant de la main la tour du Bouffai qui se dressait noire et sinistre sur la rive droite du fleuve, au delà du pont de la Belle-Croix.

—Vous en êtes sûr, monsieur ? demanda Raoul pouvant à peine maîtriser son émotion.

—Parfaitement sûr. Je passais de grand matin sur le port Maillard, lorsque je vis debaucher de la rue du Château une charrette escortée par une dizaine d'hommes à la mine particulière. Un greain de notre connaissance, Roch Duhoux, commandait la bande. Tout à coup je m'entendis appeler par mon nom. C'était Muguettes, votre chère petite femme, mon pauvre Justin, qui avait attiré mon attention. À côté d'elle, garrottées et étendues sur quelques poignées de paille, gisaient madame de Flavigny et de mademoiselle Blanche. À cet affreux spectacle, tout mon sang reflua vers mon cœur. Je fus forcé de m'appuyer au parapet. Dans un second mouvement, je m'élançai pour rejoindre la fatale charrette ; mais les argousins de cet infâme Duhoux m'entourèrent en me menaçant de leurs poignards. Un instant après, la charrette entra sous la voûte du Bouffai, la porte se referma, je ne vis plus rien.

Les bourreaux ! les tigres ! vociférait Coquelicot en menaçant du poing les murs de sombre monument.

Des larmes de douleur et de rage coulaient sur les joues de Raoul.

—Et croyez-vous, demanda Bénédicte qui n'osait exprimer ses appréhensions plus clairement, croyez-vous que ces pauvres femmes sont encore là ?

—À cet égard, rassurez-vous, répondit M. Mathieu, il n'y a pas encore eu d'exécution aujourd'hui.

Ce mot lugubre produisit sur les nerfs de Raoul l'effet d'une commotion électrique. Il porta la main à sa poitrine comme si quelque chose s'y fut brisé, puis il s'écria en lançant son cheval au galop :

—En avant ! en avant, mes amis !

Où eût pu croire qu'il songeait à enlever de vive force le château. Bénédicte courut après lui et l'arrêta.

—Pas d'imprudences, monsieur ! dit-il avec autorité. Je comprends votre désespoir et, croyez-moi, je le partage ; mais le terrain sur lequel nous marchons est semé de pièges d'embûches. Le moment viendra sans doute où il nous faudra agir avec vigueur, sans regarder en arrière. Jusque-là, il convient d'examiner la situation aussi froidement que possible et de ne prendre conseil que de la raison.

Raoul secoua la tête avec découragement.

—Déliérez, si bon vous semble, dit-il, moi, je me déclare incapable de combiner deux idées.

—Soit, monsieur Raoul, mais nous ne nous quitterons pas. Bénédicte ordonna à Coquelicot d'avoir l'œil sur le jeune gentilhomme, puis il se mit à chercher, de concert avec M. Mathieu et le père Cazeaux, le moyen le plus sûr et le plus prompt pour délivrer les prisonnières. Pénétrer dans le château et recourir à la violence, c'eût été folie, implorer la clémence de Carrier ! Autant eût valu se mettre à genoux devant une bête fauve et affamée ! L'insuccès eût été le même, avec la honte de plus. L'intimidation seule pouvait avoir prise sur ce scélérat. Mais par quel coup de désespoir était-il présumable qu'on contraindrait sa volonté ? Après mûre délibération, un plan hardi fut conçu, préparé, et l'on n'attendit plus que l'instant propice pour le mettre résolument à exécution.

## IV

Le jour même, Kléber et Marceau, à la tête des troupes qui avaient anéanti à Savenay les restes de l'armée vendéenne, entraient triomphalement dans la vieille capitale de la Bretagne. Le résultat de la bataille y était connu depuis la veille, et les Nantais, qui, à l'approche des brigands, avaient craint pour le salut de la ville, s'étaient portés en foule à la rencontre des vainqueurs.

La pluie ne tombait plus ; un rayon de soleil se jouait gaïement dans les nuages. On eût dit que le ciel, qui, à l'exemple du Jupiter d'Homère, avait gardé jusqu'alors une neutralité indifférente entre les combattants, s'était enfin décidé à prendre parti et s'associait à la joie des patriotes. Toutes les maisons s'étaient spontanément pavoisées, et les cloches des églises, depuis longtemps déjà transformées en canons, tonnaient en signe de jouissances sur les terrasses du vieux château ducal. Le corps municipal, les administrations, les tribunaux, les députations des clubs et des sociétés populaires, la garde nationale, la compagnie de Marat, enfin tout ce qui, de près ou de loin, pouvait prétendre à un caractère officiel, avait attendu les troupes républicaines aux portes mêmes de la ville. La réception fut enthousiaste. Pour un moment, Nantes oublia ses misères. Le bourreau eut quelques heures de répit, la guillotine chôma. Toutefois, comme on le verra bientôt, Carrier s'était arrangé pour avoir son compte de cadavres. Rien ne l'apitoyait.

Escortés de leurs états-majors, Marceau et Kléber furent conduits à la cathédrale par le représentant Turreau. Depuis peu, on avait évincé saint Pierre pour le remplacer par la déesse Raison. Les généraux prirent place au sommet d'une montagne symbolique élevée au centre de l'abside. Kléber avait à sa droite le buste de Marat. La première chose qu'il fit fut de se débarrasser de son chapeau et d'en coiffer la hideuse image. On entendit alors un léger bruit de rires aussitôt réprimé par de violents murmures. Les sacristains de Marat ne souffraient pas qu'on manquât de respect à leur idole. Marceau se pencha à l'oreille de Kléber, et lui dit en faisant remarquer son imprudence :

—Prends garde, ami ! Voilà une plaisanterie qui demain fera guillotiner ou noyer la moitié de la ville.

—J'ai eu tort, répondit Kléber. Que veux-tu ? C'est plus fort que moi. Quand je me trouve en face de ces plats gueux, et du regard il désignait Turreau qui pérorait avec animation dans un groupe de sans-culottes, je ne puis résister à la tentation de leur témoigner mon mépris.

—Contiens-toi, du moins, devant celui-ci, reprit Marceau. Kleber regarda et aperçut Carrier debout dans la chaire. Un profond sentiment de dégoût se peignit sur le visage du loyal soldat.

—Ainsi ce lâche va nous complimenter, murmura-t-il avec dédain. Lui qui, à la bataille de Cholet, au plus fort de la mêlée, a tourné bride en criant : " Sauve qui peut ! " comme a fait plus tard son ami Léchelle sous les murs de Laval. C'est pitoyable !

—Laisse-le dire, et ne l'écoute pas, répliqua le sage Marceau. Abstiens-toi surtout de l'interrompre, si tu peux.

Forcé par sa position d'adresser en style dithyrambique un éloge aux héros du jour, Carrier, qui les haïssait, était en proie à une sourde irritation, ajoutait encore à l'expression féroce de sa sombre figure.

—Il me fait l'effet d'un tigre à qui on ferait boire une bava-rose, ajouta Kléber emporté par son esprit railleur.

Marceau poussa du coude son ironique ami, et l'invita à écouter.

Carrier commença son discours par un exorde emphatique, solennellement bourré de tous les lieux communs de la rhétorique contemporaine. Les grands mots d'humanité, de liberté, de vertu, d'indépendance, de patriotisme, arrivaient à poste fixe, et défilaient avec la même régularité que ces bonshommes de bois qui, à midi précis, viennent donner leur coup de marteau sur le timbre des vieilles horloges. Les auditeurs applaudissaient à tout rompre, les uns par enthousiasmes, les autres par courtoisie. Kleber bâillait. Entraîné alors dans le vif de son sujet, l'orateur peignit en termes moins convenus et suffisamment éloquents les résultats inespérés de la bataille de Savenay : l'armée vendéenne anéantie, les factions découragées, la sécurité rendue aux bons citoyens, l'abondance renaissant dans les campagnes, et le surcroît de puissance que la pacification de l'intérieur allait porter à la république, en lui permettant de diriger contre l'ennemi des frontières d'admirables bataillons aguerris par cent combats.

—Telles sont, s'écria-t-il en s'échauffant de plus en plus, les infaillibles conséquences de la grande victoire qui vont d'être remportées... Mais que les habits brodés ne l'oublient pas, ajouta-t-il en lançant du côté de Kléber et de Marceau un regard empreint d'une jalousie venimeuse, la victoire est essentiellement démocratique ; si les chefs y contribuent par leurs douteuses combinaisons, souvent rectifiées par le hasard, c'est surtout à l'héroïsme des soldats, ces sans-culottes du drapeau, qu'il faut en reporter la gloire. À la rigueur, sans généraux, des soldats pourraient vaincre ; il n'y a pas d'exemple que des généraux aient vaincu sans soldats.

—Parbleu ! dit Kléber en riant avec une joyeuse bonhomie.

—Le vil coquin ! murmura Marceau, qui saisissait mieux que son brave collègue l'intention cachée sous cette apparente absurdité.

—C'est donc à nos intrépides soldats, continua Carrier, que s'adresse aujourd'hui cette ovation patriotique, et je somme les généraux ici présents de transmettre fidèlement à ces modestes héros l'hommage de notre admiration et de notre reconnaissance. Qu'ils n'oublient pas non plus que César est mort pour avoir affecté de se couvrir des insignes de la tyrannie ! Et s'ils ne veulent pas, comme lui, s'exposer à l'indignation des hommes libres, qu'ils se hâtent de fixer à la hampe de nos glorieux drapeaux ces couronnes civiques, que nous n'avons pas tressées pour leurs fronts !

Kléber, prenant au sérieux cette figure de rhétorique, s'imagina que, dans un moment de distraction, il s'était coiffé de sa couronne ; il porta vivement la main à sa tête et n'y recon-

tra que sa crinière de lion. Il se souvint alors que, ennuyé de tenir à la main l'insigne de la tyrannie, il l'avait plié en quatre et glissé dans sa poche.

—Où veut donc en venir cet animal-là ? demanda-t-il à Marceau.

—Souviens-toi, répondit celui-ci, des généraux accusés de trahison et guillotins : de Custine, de Biron, de Quétineau et de tant d'autres.

—Si c'est de ma tête que cet enragé a envie, je la lui ferai payer cher, il peut y compter.

Après avoir savouré les applaudissements des sans-culottes, Carrier se disposait à entamer la péroraison de sa harangue, quand une détonation prolongée, semblable au roulement d'un feu de bataillon, ébranla les vitraux de la vieille cathédrale. Un frisson de terreur couvrit dans toute l'assemblée. En moins d'une minute, les bruits les plus sinistres circulèrent de banc en banc ; les uns parlaient d'une révolte dans les prisons ; d'autres, plus légionnaires et plus poltrons, supposaient que les débris de l'armée royale, subitement ralliés, avaient envahi la ville et la mettaient à feu et à sang.

Sylla, après son entrée victorieuse à Rome, haranguait aussi le Sénat, lorsque des cris d'agonie firent pâlir les Pères conscrits sur leur sièges. " Rassurez-vous, leur dit le dictateur sans s'émouvoir, ce sont quelques mauvais sujets que mes soldats châtie par mes ordres." Carrier se rappelait son Plutarque, mais il l'exagéra. Sa faconde crevait toujours de pléthore.

—Réjouissez-vous, citoyens ! s'écria-t-il ; le coup de tonnerre que vous venez d'entendre vous annonce l'extermination d'une horde de brigands. Trois cents Vendéens, faits prisonniers à Ancenis, expient sur la place du Département le crime d'avoir conspiré contre la République !

À ces cyniques paroles, les membres de la compagnie Marat répondirent par de sauvages acclamations. Mais les généraux républicains, ainsi que tous les officiers qui les entouraient, s'étaient levés fémmissants d'indignation et de colère.

—Nantais, s'écria Marceau, l'action dont ce malheureux ose se vanter est une infâme trahison ! Trois cents royalistes, en effet, ont déposé les armes à Ancenis, mais volontairement, mais avant le combat, et sur la foi d'une amnistie qui leur garantissait la vie sauve. Cette amnistie, savez-vous qui l'avait décrétée ? et signée de sa main.

Un long murmure étouffé par la terreur qu'excitaient les sanguinaires agents du proconsul, accueillit cette courageuse protestation.

Carrier était blême de fureur.

—Citoyens, proféra-t-il en frappant du poing le rebord de la chaire, citoyens, vous entendez, et je prends acte ! Les voilà donc, ces apôtres du modérantisme, ces Tartufes d'humanité, qui n'ont de pitié que pour les aristocrates ! Que l'on s'étonne maintenant qu'une misérable jacquerie ait coûté au pays tant de trésors, tant de larmes et tant de sang, lorsque ceux-là mêmes qui avaient mission de l'étouffer pactisent avec la contre-révolution et encouragent la révolte !

Ce n'était pas sans raison que Marceau avait évoqué les fantômes de Custine, de Quétineau et de Biron. La furieuse invective de Carrier avait toute la portée d'un réquisitoire. Dans un temps où le soupçon était érigé en vertu patriotique, des griefs beaucoup moins sérieux, des accusations bien moins justifiées pouvaient jeter les têtes les plus glorieuses sous le couteau. Marceau pourtant dédaigna de répondre à cette odieuse philippique. Il empêcha même Kléber de répliquer. Et tous deux, le front haut, la lèvre méprisante, se levèrent en envisageant le proconsul d'un air de défi ; puis ils sortirent de la cathédrale, suivis de leurs états-majors.

Inquiets de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, ne sachant ce qu'ils devaient espérer ou craindre de ces dissensions, les Nantais se hâtèrent de rentrer dans leurs maisons. Carrier lui-même, entouré des sacristains de Marat, se dirigea précipitamment vers Liquebourg. C'est dans un hôtel seigneurial de ce quartier qu'il avait établi sa résidence, pour se sou-

traire, disait-il, au fracas de la ville, en réalité parce que de ses fenêtres il apercevait la partie de la Loire où s'exécutaient les noyades, et, au milieu du fleuve, la funèbre prairie de Mauves, où pour varier ses plaisirs, il faisait mitrailler par pelotons quelques centaines d'aristocrates.

A l'hôtel l'attendait une nombreuse réunion de patriotes à tous crins : Gouchon, l'inepte président de la Commission militaire ; le négrier Goullin, qui s'était formé sur la côte de Guinée à la pratique de la liberté ; le banqueroutier Dechaux, qui, pour liquider sa position, envoyait ses créanciers à la guillotine ; Grandmaison, un assassin avéré, sauvé jadis de la potence par l'intercession d'un grand seigneur ; Bachelot, un notaire véreux, flétri par la sentence de ses collègues ; le quincaillier Mainguet, le maçon Jean Lévêque, l'horloger Bologniet, tous gens de sac et de corde, pour qui le désordre était une sauvegarde, et l'anarchie un refuge. Des jeunes et jolies femcaquetaient au milieu de cette canaille, malheureuses créatures qui, pour la plupart, n'avaient pas su mourir, et qui, sur les degrés de l'échafaud, avaient payé de leur honneur la rançon de leur vie. Une ancienne actrice du Grand-Théâtre, que ses liaisons avec la gentilhommerie du pays avaient fait emprisonner comme suspecte, et que Carrier avait ramassée au pied de la guillotine, était la reine de ce harem. Elle se nommait Angélique Caron. Belle, spirituelle, élégante, d'instinct, mais cynique par calcul et impitoyable par lâcheté, elle s'était élevée d'emblée à la hauteur de son nouveau rôle : elle excitait les cruautés de monstre, loin de les modérer.

Dès que le aroconsul, suivi de son escorte, eut tourné le coin de la rue, Goullin lui cria de la fenêtre :

— Arrive donc, citoyen représentant ! le potage refroidit, et les citoyennes s'impatientent.

Carrier daigna sourire en apercevant la joyeuse société qui était accourue sur le balcon, et s'adressant au factionnaire, qui lui présentait les armes :

— Je ferme boutique pour toute la journée, lui dit-il. Si quelqu'un avait l'audace de forcer la consigne, tu lui flanquerois ta baïonnette dans le ventre. J'ai dit.

— Enfin ! exclama le président Gouchon, lorsque Carrier eut franchi le seuil de la porte, te voilà délivré de tes traîneurs de sabre !

— Dieu merci ! repartit Carrier.

— Il n'y a plus de Dieu, nom de Dieu ! hurla Jean Lévêque.

— Une distraction, citoyen... Ouf ! la journée a été chaude. Quels rustres, mes enfants, que tous ces héros de caserne !

— Comment as-tu trouvé le monument Kléber ?

— Brutal et insolent, comme d'habitude. Patience ! Il ne portera pas toujours la tête si haut. J'espère bien la faire tomber.

— Et le sensible Marceau ?

— Un niais ! Ne s'est-il pas formalisé du bon tour que nous avons joué à ses chers amis d'Ancevis ? Il paraît que l'épaulletier avait pris l'amnistie au sérieux. Le bruit de la fusillade lui a tourné sur le cœur. Pour un peu, j'envoyais chercher le flacon de sels d'Angélique. Croiriez-vous qu'il a eu la bêtise de qualifier cette plaisanterie de trahison ? Dieu me pardonne ! Ne te fâche pas, citoyen Lévêque ! ces imbéciles-là s'imaginent qu'on peut venir à bout d'une guerre civile avec des devises de de mirliton.

— Tu nous conteras tout cela au dessert, hasarda Goullin !

— Bien dit ! à table ! La main aux citoyennes, citoyens !

On passa à la salle à manger. Alors commença une orgie sans nom. Aux propos qui se tenaient, on eût dit que c'était de sang, et non de vin, que s'abreuyaient les sinistres convives. La fête touchait à sa fin, lorsqu'un violent tumulte se fit dans l'antichambre et réveilla l'attention de Carrier. Au même instant, un homme en carmagnole et coiffé d'un bonnet rouge entra précipitamment dans la salle.

— Il y a là trois militaires, dit-il, qui demandent à parler au citoyen représentant.

— Tonnerro ! s'écria Carrier en bondissant sur son siège, j'avais défendu qu'on laissât entrer qui que ce fût.

— Le factionnaire, répondit l'homme à la carmagnole, est un Mayençais. Il prétend que la consigne que tu lui as donnée ne peut pas s'appliquer à un aide de camp du général Kléber.

— Que le diable emporte Kléber et ses aides de camp ! vociféra Carrier pourpre de vin et de colère.

Il n'avait pas achevé que la porte s'ouvrait et que Bénédicte, suivi de Raoul et de Coquelicot, paraissait sur le seuil.

— Tu me recevras pourtant, citoyen Carrier, dit Bénédicte avec une fermeté froide, ou je fais monter tout le poste, et je t'envoie avec deux filles de grenadiers t'expliquer avec le général.

En entendant cette menace, tous les convives s'étaient levés en tumulte. Quelques mains cherchaient des couteaux ; d'autres s'étaient armées de bouteilles. Les femmes poussaient des cris de paon et augmentaient le désordre. Quant à Carrier, les points serrés et l'écume à la bouche, il fit en chancelant quelques pas vers le jeune officier.

— Insolent ! s'écria-t-il d'une voix rauque, c'est moi qui vais te faire coffrer, et tu apprendras, si tu l'ignores, qu'un soldat, fût-il général, n'a pas d'ordre à donner à un représentant du peuple.

Bénédicte, les bras croisés, gardait une attitude impassible.

— Essaye ! dit-il avec aplomb.

L'homme à la carmagnole s'était approché de Carrier. Il lui murmura rapidement à l'oreille :

— N'appelle pas, citoyen représentant. Je te l'ai dit, tout le poste est composé de ces poussa-cailloux de Mayence. Kléber est leur dieu. Ils ne t'obéiraient pas.

Cette observation fit réfléchir Carrier. Il savait parfaitement que les Mayençais poussaient jusqu'au fanatisme leur dévouement à Kléber, et, comme il ne se souciait pas de compromettre son autorité, il jugea prudent de céder, quitte à prendre plus tard une terrible revanche.

— Jeune homme, dit-il en s'efforçant de se contenir, je veux bien pardonner à ton inexpérience ; ton général, je l'espère, me saura gré de ma modération. De quelle mission t'a-t-il chargé ? Parle, je t'écoute.

— Il y a trop d'oreilles ici pour entendre ce que j'ai à te dire, répondit Bénédicte en promenant un regard de dégoût sur l'assemblée : je te parlerai dans ton cabinet.

Carrier eut un moment d'hésitation. Les regards de ses amis, leur attitude, leurs vociférations protestaient énergiquement contre une concession de ce genre. Il prit pourtant son parti.

— Suis-moi, dit-il.

Il sortit, traversa plusieurs pièces, et, après avoir ouvert la porte de son cabinet, il invita Bénédicte à y entrer.

— Restez là, vous autres, dit-il impérieusement à Raoul et Coquelicot.

Mais les deux jeunes gens le saisirent aussitôt par chaque bras et le poussèrent dans la chambre, dont Bénédicte ferma la porte à double tour. Carrier devint blême de terreur. Il ouvrit la bouche pour crier : le froid d'un canon de pistolet que Raoul lui appliqua sur le front étouffa le cri au fond de sa gorge.

— Un guet-apens ! murmura-t-il d'une voix étranglée.

— Un guet-apens, soit ! répondit Bénédicte ; on attaque les lions en face ; les tigres se prennent au piège.

— Que me voulez-vous ? demanda le misérable grelottant de peur, et les yeux toujours fixés sur la gueule du pistolet.

— Rien que ta signature au bas de ce papier.

Carrier prit le papier que lui tendait Bénédicte et lut ces mots :

“ Ordre au geôlier Lagutze de mettre immédiatement en liberté la ci-devant comtesse de Flavigny, la citoyenne Blanche de Flavigny, sa nièce, et la citoyenne Justine Cazeaux, arrêtées hier, par erreur, à la ferme des Touches, près d'Ancevis. ”

— Est-ce tout ? demanda-t-il après avoir signé.

— Absolument tout. Cependant, comme il pourrait te prendre la fantaisie de nous faire poursuivre et de mettre empêchement à l'exécution de l'ordre que tu viens de signer, il importe

que tu sois pendant quelques heures dans l'impuissance d'agir.

Raoul appuya de nouveau le canon de son pistolet sur le front de Carrier, tandis que Coquelicot lui saisissait la tête qu'il immobilisait. Alors Bénédicte le contraignit de respirer un flacon rempli d'une essence préparée par M. Mathieu, essence soporifique et stupéfiante qui, en s'exhalant, eut bien vite profondément endormi le bourreau des Vendéens.

Et les trois jeunes gens se hâtèrent de sortir de l'hôtel.

—C'est égal, capitaine, dit Coquelicot, pendant que nous y étions, vous auriez bien dû me permettre d'étrangler ce scélékrat-là.

—Sans la crainte du bruit, ajouta Raoul, je n'aurais pu résister à la tentation de lui brûler la cervelle.

—L'assassinat est toujours un crime, répondit gravement Bénédicte. Il ne sert parfois qu'à rendre intéressant un misérable. Si nous avions tué aujourd'hui l'infâme proconsul nantais, une foule d'imbéciles lui eut décerné demain une statue, comme à Marat.

—C'est juste ! murmura le jeune gentilhomme.

—J'y songe ! reprit Justin. Quand le monstre se réveillera.

—Nous ne serons plus à Nantes, je l'espère. Et d'ailleurs Carrier, sans doute, n'osera pas raconter ce que nous lui avons fait, intimidé par le souvenir de notre audace et par la crainte du ridicule qui rejaillirait sur lui.

En parlant ainsi, Bénédicte accélérât sa marche, impatient de délivrer la comtesse, Blanche et Mugnette.

C'était une terrible chose que l'intérieur d'une prison à Nantes sous le règne de Carrier. Et tout y était prison : la tour du Bouffai, le château ducal, l'évêché, les magasins de la douane, les carrières mêmes de Gigant dont on avait soigneusement fermées toutes les issues. Des populations entières y avaient été entassées, et les vides que faisaient chaque jour la guillotine, le canon et les noyades étaient incessamment comblés par des charretées de prisonniers qu'amenaient les bandes chargées de dépeupler les campagnes qu'on incendiait.

Et, en effet, c'était d'une dépopulation qu'il s'agissait. Carrier avait un système. Il avait découvert que le territoire de la France ne pouvait produire assez pour la consommation de ses habitants, et, en économiste convaincu, il avait pris à tâche de rétablir l'équilibre. Borné et têtu, il allait droit à ce but avec la logique inconsciente de la brute, avec l'inflexibilité absolue d'un boulet de canon. Il ne comprenait qu'une nécessité, la destruction ; il n'admettait qu'un moyen de gouvernement, le massacre. Le procédé seul pouvait varier : le plus expéditif était le meilleur. C'est ainsi qu'après avoir commencé par la guillotine il avait essayé de la fusillade ; le feu de peloton lui avait donné l'idée de la mitraille ; mais la noyade surtout l'avait ravi. Avec un bateau bien agencé, on pouvait d'un seul coup de soupape jeter douze cents corps au fond de la Loire. Chacun de ces procédés avait du bon : isolément, toutefois, il ne pouvait suffire. Aussi Carrier finit-il par les employer concurremment. Le même jour et à la même heure, il faisait guillotiner sur la place du Bouffai, fusiller à Gigant, mitrailler dans la prairie de Mauves et noyer en Loire ; tout cela sans jugement, sans choix, à la fortune du tombereau. Le hideux minotaure nantais était affamé de victimes ; on ne lui faisait jamais attendre son tribut de chair humaine.

Aussitôt après leur incarceration, la comtesse de Flavigny et Blanche avaient été enfermées ensemble dans un cachot isolé. On avait conduit la fille du père Cazeaux dans une grande salle encombrée de proscrits de toute condition. En vain les trois prisonnières demandèrent-elles qu'on les réunît ; aucune supplication ne put faire révoquer l'ordre donné par Roch Duhoux, qui exerçait une grande autorité dans les prisons. Madame de Flavigny et Blanche, succombant sous le poids du chagrin, de la fatigue de l'insomnie, se jetèrent sur un grabat. Là, enlacées dans les bras l'une de l'autre, elles tombèrent insensiblement dans une profonde torpeur. Elles ne sentaient pas, elles ne pensaient pas. A les voir ainsi gigantesques, immobiles, décolorées, les yeux à demi ouverts, mais ternes et sans regard, on pouvait croire que la mort les avait surprises

au milieu d'un mauvais rêve. Tout à coup la porte s'ouvrit, et Roch Duhoux entra dans le cachot.

A l'aspect de cet homme, Blanche poussa un cri étouffé ; elle cacha tête dans le sein de madame de Flavigny.

Ce mouvement de répulsion n'était pas seulement instinctif chez la jeune Vendéenne : une circonstance avait augmenté l'horreur que lui causait l'espion de Carrier. Durant le trajet de la Closerie des Touches à Nantes, Duhoux s'était souvent tenu près de la charette qui portait les trois prisonnières, et Blanche avait plusieurs fois surpris les yeux du coquin fixés sur elle avec une sorte d'impudence et de cynisme ; elle l'avait même entendu parler d'elle à ses compagnons, et la vanter dans un langage odieux, qui avait fait bondir son orgueil de patricienne et courir dans ses veines un frisson de honte et de dégoût. La charette ayant pénétré sous les sombres voûtes de Bouffai, le misérable avait eu l'audace de soulever lui-même et de presser dans ses bras l'aristocratique jeune fille, qui, garrotée comme elle était, n'avait pu échapper à l'horrible étreinte. Puis il lui avait dit à l'oreille d'une voix frémissante et railleuse à la fois : " L'héritière des Flavigny doit mourir guillotinée ou noyée dans la Loire ; mais la femme d'un honnête patriote, d'un protégé du tout-puissant Carrier serait sûre de vivre. Citoyenne, réfléchis. " Et, avant que Blanche eût eu le temps de comprendre le sens de ces mots infâmes, il avait disparu, la laissant aux mains des porte-clefs, qui la conduisirent dans le cachot où se trouvait déjà madame de Flavigny, à qui elle ne voulut pas répéter les monstrueuses paroles du scélékrat. Elle se respectait elle-même en se taisant.

La physionomie de Duhoux suffisait grandement à expliquer la frayeur répulsive manifestée par mademoiselle de Flavigny. La comtesse n'en chercha donc pas d'autre explication. Elle se redressa à demi sur son grabat, et regardant avec une hautaine dignité l'espion du proconsul nantais :

—Je croyais que votre mission était terminée, dit-elle, et j'espérais que vous nous épargneriez le supplice de vous revoir.

Duhoux pâlit ; une lueur fauve jaillit de sa prunelle. Il resta un moment immobile, comme interdit ; puis, faisant un effort sur lui-même, il dit en appuyant sur Blanche un regard railleur et méchant :

—Est-ce donc la réponse de mademoiselle de Flavigny ?

La comtesse se tourna vers la jeune fille avec étonnement.

—Quelle réponse cet homme attend-il de toi, chère enfant ? demanda-t-elle.

Blanche s'était levée brusquement. Elle se tenait debout, glacée, muette, la main tendue vers la porte du cachot. Ses yeux lançaient de foudroyants éclairs de mépris.

Stupéfaite, madame de Flavigny adressa à Duhoux un regard impérieusement interrogateur. Celui-ci fit appel à toute son impudence.

—J'ai offert à votre nièce, dit-il, sa liberté et la vôtre.

—Vous ? s'écria la comtesse.

—Moi !

—Parlez ? Est-ce de l'or qu'il vous faut ? Nous en trouvons pour vous le donner.

L'ancien galérien hésita un instant.

—De l'or ? répondit-il ; oui, je veux de l'or !

—Soit. Vous fixerez vous-même la somme.

—Je veux de l'or, reprit le misérable ; mais il me faut encore autre chose.

—Ah !

En proférant cette exclamation, la comtesse, par un soudain pressentiment, attira tout à coup Blanche sur son cœur, l'entoura de ses deux bras crispés, et, avec une terrible expression de colère :

—Infâme ! s'écria-t-elle.

—Eh bien ! oui ! répliqua Duhoux relevant la tête avec une menaçante arrogance. Je suis un honnête homme, moi, voyez-vous, et je n'ai qu'une parole. Je maintiens donc ce que j'ai dit. Que la citoyenne Blanche devienne ma femme, et à l'instant même je vous ouvre à toutes deux les portes de cette prison.

—Ai-je bien entendu ? balbutia la comtesse frappée de stupeur... Ma Blanche, la femme de ce bandit !... Mais c'est de la démence ! Il est fou ! il délire !... Ah ! le monstre ! reprit-elle d'une voix éclatante, le monstre, qui se croit moins hideux que la guillotine ou la soupape d'un ponton !... Mon Dieu ! ajouta-t-elle en jetant un regard navré vers le ciel, vous nous aviez, moi et les miens, durement châtiés dans ces derniers temps, du moins nous aviez-vous épargné l'humiliation et l'approbres !

—Calmez-vous, chère âme ; calmez-vous, ma bonne mère : lui dit Blanche en l'embrassant. Il est des outrages qui ne peuvent nous atteindre et ne sauraient nous salir !

—Allons, assez ! s'écria Duhoux après avoir frappé la terre du pied avec violence. Que parle-t-on ici d'humiliation et d'approbres ? Comme si l'on avait jamais dérogé dans votre famille ! Mille diables ! madame la comtesse, vilain pour vilain, comme vous nous appelez, un Roch Duhoux vaut bien un Gérard Keller !

La foudre, en tombant sur madame de Flavigny, ne l'eût pas plus complètement anéantie que ne le firent ces simples syllabes. Gérard Keller. Par quel effroyable miracle ce nom qu'elle croyait oublié de tout l'univers se retrouvait-il, après tant d'années écoulées, dans une mémoire humaine, et lui était-il jeté au visage comme une insulte et un remords ? Les yeux égarés, les joues livides, tous les membres agités d'un tremblement convulsif, elle recula en chancelant sous le regard sardonique de l'ancien jardinier de Morsanges, et murmura d'une voix étranglée par la terreur :

—Malheureux ! quel nom as-tu prononcé ?

—Le nom de votre ancien amant, pardieu ! répondit Duhoux en ricanant.

La comtesse poussa un cri et tomba sur son lit à demi évanoui, la tête dans ses mains. A son tour, Blanche la prit dans ses bras et couvrit de baisers les cheveux et le cou de la pauvre femme. Elle s'efforça de la ranimer par les caresses les plus tendres, par les plus douces appellations. Au bout de quelques instants, madame de Flavigny releva lentement la tête. Son cœur, gros de sanglots, s'était dégonflé, un déluge de larmes inondait son pâle et noble visage.

—Blanche, mon enfant, tu refuses de le croire, n'est-ce pas ? dit-elle avec anxiété. Grand Dieu ! poursuivait-elle dououreusement impressionnée par le silence de la jeune fille dont le regard se détournait.

—Bah ! observa Roch Duhoux d'un ton goguenard, la jeune citoyenne paraît savoir à quoi s'en tenir au sujet de cette aventure. A force d'avoir regardé entre les deux yeux un certain Bénédicte, elle n'est pas sans avoir remarqué la ressemblance frappante du beau capitaine mayennais avec la ci-devante comtesse de Flavigny.

—Bénédicte ! balbutia la comtesse à la fois stupéfaite et attendrie.

Ce nom, prononcé dans un pareil moment, avait excité au fond de son cœur tout un orage d'émotions, et éveillé dans sa mémoire tout un monde de souvenirs. Elle attribua d'abord cette étrange sensation à la reconnaissance que lui avait inspirée l'aide de camp de Kléber. Mais peu à peu elle se rappela l'impression bizarre qu'avaient toujours prouite sur elle la vue de Bénédicte, le son de sa voix, le doux éclat de son regard ; elle se rappela la surprise avec laquelle, prévenue par Blanche, elle avait jadis remarqué la similitude au moins extraordinaire qui existait entre ses propres traits et ceux du jeune homme. Tout cela lui tortura l'esprit et la plongea en une minute dans un abîme de réflexions où elle ne trouva qu'incertitude et mystère. Malgré l'embarras qui devait résulter pour elle d'une insistance qui, au fond, était un aveu, elle résolut d'éclaircir ses doutes et demanda d'une voix hésitante, mais avec une volonté ferme.

—Ainsi vous prétendez que ce Bénédicte...

—Je ne prétends pas, interrompit Duhoux, j'affirme positivement que ce Bénédicte n'est autre que le fils de Valérie de Valérie de Morsanges !... Ah ! je le sais bien, reprit-il en ricanant,

le marmot n'avait pas encore poussé son premier cri plus le chevalier, mon ancien maître, qui n'entendait pas le plaisanterie, vous le campait dans les bras d'une négrillonne, et va comme je te pousse ! on emballait le jeune gars pour le pays des sauvages... Mais quoi ! tout marche de travers quand Belzobuth s'en mêle, et il ne faut qu'une petite pierre pour faire verser un gros chariot. A quelques lieues du château de Morsanges, il arriva un désagrément à la négrillonne. Il arriva souvent de ces désagréments-là aux gens qui traversent les bois pendant la nuit avec des loups d'or dans leur sacoche... La négrillonne disparut, mais la sacoche fut sauvée, le petit gars pareillement. Il fut déniché par deux bonnes âmes, au pied d'une croix, dans l'herbe, comme un œuf de Pâques. La chance favorisa le père et la mère Cazeaux, deux braves gens qui avaient un cœur d'or et des moutons à garder. Ils prirent le petit, et, des qu'il put marcher, l'envoyèrent promener le bétail dans la lande... C'est là que vous l'avez rencontré, madame la comtesse ; si une chose m'étonne, c'est que vous ne l'avez pas reconnu du premier coup... Et on parle de la voix du sang !

Madame de Flavigny avait écouté ce récit avec une anxiété muette. Les mouvements qui l'agitaient, non moins que la vraisemblance des explications données par Roch Duhoux, ne lui permettaient plus le moindre doute. Egarée par le tumulte de ses sentiments, oubliant la présence de Blanche et le trouble que de semblables révélations devaient jeter dans l'âme de cette jeune fille, elle s'écria avec un emportement de cœur où se trahissait toute la mère :

—Et Bénédicte connaît-il le secret de sa naissance ?

—Pardieu ! répondit cyniquement l'ancien jardinier ; me croyez-vous homme à lui en avoir fait mystère ?... Ah ! il y avait là une fameuse mine à exploiter. Malheureusement j'avais affaire à un miais. Ça fait pitié ! Un va-nu-pieds qui se donne le luxe d'avoir des scrupules quand tant de richards s'en passent ! C'est ma faute ! J'aurais dû élever le gars moi-même et lui inculquer les bons principes.

—Le noble enfant ! l'admirable cœur ! murmura la comtesse avec une profonde expression de gratitude et d'extase.

Tout à coup elle aperçut Blanche, et, ses idées prenant un autre cours, elle tressaillit. Alors, saisissant dans ses mains tremblantes les mains de la jeune fille.

—Blanche, ma chérie ! s'écria-t-elle, que n'a-t-il tenu à moi de te laisser ignorer...

—Je savais tout, répondit la jeune Vendéenne à voix basse en baissant la tête pour épargner à sa tante la vue de sa rougeur.

—Grand Dieu ! qui a pu te révéler...

—Le marquis d'Aprémont, à qui cet homme avait sans doute vendu votre secret... Le marquis, à son tour, n'a pas craint de s'en faire une arme contre moi, et c'est pour acheter sa discrétion que j'avais consenti à lui donner ma main.

—Ainsi, c'était à moi que tu te sacrifiais ! c'était pour sauver mon honneur que tu te livrais à ce gentilhomme dépravé... et je l'ignorais, et je te condamnais, car, hélas ! toute mon âme se révoltait malgré moi à la pensée que tu avais pu accepter un tel époux... Ah ! pourquoi n'ai-je pas deviné le motif de ton immolation ? Il m'était si facile de me justifier ! Oui, ma Blanche, je t'aurais prise par la main, je t'aurais conduite près du comte de Flavigny, et je lui aurais dit : " Mon ami, apprenez donc à cette enfant que vous avez pu me plaindre, mais que vous n'avez rien eu à me pardonner, car vous saviez que je n'avais pas à rougir ! "

Blanche regardait sa tante avec étonnement, ne comprenant pas, ne cherchant pas à comprendre.

—Plus tard, ma chère belle, plus tard, reprit la comtesse, tu connaîtras ce mystère ; tu sauras que ce Gérard Keller... Gérard Keller ! Ah ! tu avais raison, continua madame de Flavigny en adressant à Roch Duhoux un regard foudroyant ; oui, tu l'as dit. Gérard Keller ! Roch Duhoux ! ces deux hommes se valent ! L'un est mort, Dieu l'a jugé ! Mais l'autre vit encore ! Il m'appartient ; j'ai le droit de le maudire !

Arrière donc, bandit ! Et si tu ne dois sortir d'ici que pour faire place au bourreau, que l'arrêt du destin s'accomplisse ! Nous sommes prêts, et nous l'attendons !

— Vous ne l'attendrez pas longtemps ! s'écria Duhoux avec un geste de fureur. La guillotine s'est reposée aujourd'hui, mais la Loire ne chômera jamais, elle ! Voici l'heure ! Entendez-vous ce bruit ? C'est le convoi qui passe ! On saura bien encore vous y trouver deux places.

— Nous ne craignons pas la mort ! répliqua fièrement Blanche. Fais ton métier, assassin !

Le séide de Carrier sortit précipitamment. A peine la porte du cachot s'était-elle fermée derrière lui qu'elle se rouvrit de nouveau.

Le directeur des noyades, le fameux Robin, parut sur le seuil.

— La citoyenne de Flavigny ! appela-t-il.

— Que voulez-vous ? demanda la comtesse.

Robin ne répondit pas, mais sur un signe qu'il fit quatre hommes entrèrent dans le cachot, garrottèrent les deux pauvres femmes et les poussèrent jusqu'à la porte extérieure de la prison. Là, ils les jetèrent dans un tonneau où se trouvaient déjà quelques malheureux, et le funèbre convoi se remit en marche dans la direction de l'entrepôt, où il devait compléter son chargement de victimes.

Deux hommes, qui se tenaient en observation à la tête du pont de la Belle-Croix, avaient assisté, désolés et impuissants, à ce navrant spectacle, c'étaient M. Mathieu et le père Cazeaux. Menait-on les dames de Flavigny à la mort, ou ne s'agissait-il pour elles que d'un changement de prison ? Il importait d'être fixé sur ce point. M. Mathieu résolut donc de suivre la fatale charrette, tandis que le père Cazeaux attendrait le retour de Bénédicte et de ses deux compagnons. Leur absence ne fut pas longue, heureusement. Quelques minutes après, les trois jeunes gens arrivèrent au galop. Deux mots suffirent pour les mettre au courant de ce qui venait de se passer.

— A l'entrepôt ! à l'entrepôt ! s'écria Raoul avec une fiévreuse impatience.

Un moment, monsieur le comte ! observa Coquelicot. Ma pauvre femme est encore sans doute dans la tour du Bouffai. Voudriez-vous la laisser au fond de cette caverne ? Non, assurément.

— Délivrons-la ! se hâta de dire Bénédicte.

Et, sautant à bas de cheval, il se dirigea rapidement, suivi de Justin, vers la loge du géolier, à qui il remit l'ordre signé par Carrier.

Le père Laguère retourna le papier dans tous les sens, mais sans marquer aucun étonnement. Ce n'était pas la première fois, en effet, que Carrier accordait à de jeunes et jolies femmes une liberté provisoire.

— Ma foi ! dit-il, mon officier, vous arrivez un peu tard ; les citoyennes Flavigny...

— Je sais ! je sais ! interrompit Bénédicte, mais l'autre... la troisième ?

— Je cours la chercher.

— Je vais avec vous ! s'écria Coquelicot en s'élançant dans l'intérieur de la prison.

Quelques instants après, il reparaisait, portant dans ses bras Muguette à demi évanouie de saisissement et de bonheur.

— Embrassez votre fille, père Cazeaux ! exclama-t-il, et menez-la vite au quartier général. Les mangeurs de chair humaine ne viendront pas la chercher là.

— Nous, pas une minute de retard ! reprit Bénédicte. Tandis que Raoul, Justin et moi, nous volons au secours des dames de Flavigny, vous, monsieur Mathieu, assurez-vous si les chevaux que j'ai commandés stationnent à l'endroit convenu.

— J'y vais, répondit le vieillard.

— En route ! s'écria Raoul tout frissonnant.

Les trois jeunes gens se remirent en selle et reprirent leur course effrénée le long du quai.

Au moment où ils arrivaient en vue des sombres magasins de l'entrepôt, ils aperçurent un grand ponton qui descendait le courant du fleuve. Les sabords étaient cloués, des planches fermaient l'entrée des ponts. On eût dit que le sinistre bâtiment était vide, cependant la cale regorgeait de prisonniers. Quelques chaloupes suivaient. Plusieurs batelets, portant des charpentiers, la hache au poing, longeaient les flancs de la prison flottante.

La Loire était calme, le ciel bleu, une brise presque tiède soufflait de la rive. La nature se montrait indifférente au crime, et Dieu se taisait.

— Ma mère ! Blanche ! s'écria violemment Raoul. Elles sont là sans doute, là, sur le fleuve. Elles vont périr !

So. bras tendu désignait le ponton. Tout son corps frissonnait.

— Courage ! et ne désespérons pas ! répliqua Bénédicte. Au triple galop !

Il plongea ses éperons dans le ventre de son cheval, qui bondit comme un lion blessé et dévora l'espace.

Raoul et Justin en firent autant.

Soudain ils virent les charpentiers se dresser dans les batelets, s'approcher encore du ponton ; puis ils entendirent un bruit sourd et précipité de coups de hache contre la cale du lugubre navire démanté.

Cette fois, pas un cri ne s'échappa des trois poitrines qui haletaient, tandis que les chevaux, ruisselant d'écume, s'efforçaient d'être plus rapides que l'éclair.

Parvenus enfin à la hauteur du ponton, Bénédicte, Raoul et Justin mirent pied à terre en un clin d'œil. Ils aperçurent une barque, en brisèrent l'amarre, et firent voler les avirons.

Les coups de hache retentissaient toujours, accompagnés d'étranges rumeurs qui ressemblaient à des lamentations humaines. Chaque vibration frappait le cœur des trois amis et le faisait cruellement saigner. Ils redoublaient d'énergie et ramaient à perdre haleine. Tout à coup une chaloupe leur barra le passage.

Un homme leur cria impérieusement de s'arrêter.

Cet homme était le capitaine Robin, le chef des exécuteurs.

— Ordre de Carrier ! se hâta de dire Bénédicte en lui tendant un papier.

Robin le prit et le lut.

Pas plus que le géolier Laguère, il n'avait d'objection à faire. Cependant il regarda le ponton que les charpentiers éventraient sans relâche, et il sourit froidement.

— Le grand plongeon va commencer, répondit-il. N'importe, s'il en est temps encore, on te livrera les citoyennes Flavigny.

Il ordonna de virer de bord, et, suivi de deux acolytes, il monta lui-même sur le bâtiment qui allait sombrer.

Les charpentiers ne frappaient plus. La cale était trouée en dix endroits, l'eau s'y engouffrait en bouillonnant. Des cris à demi étouffés, de sourdes suffocations se firent entendre ; puis des formes humaines glissèrent sous les vagues à reflets glauques, et lentement le ponton s'enfonça tandis que dans ses entrailles invisibles se déroulait un de ces drames monstrueux qui épouvantent la pensée et torturent le cœur.

Bénédicte, Raoul et Justin étaient plus pâles que des spectres, ils avaient les yeux hagards. La terreur, la pitié, la colère, les agitaient jusqu'au fond de l'âme. Ils semblaient prêts à se précipiter au secours des victimes ou à se ruer sur les bourreaux.

Comme ils s'entre-regardaient indignés et frémissants, le capitaine Robin et ses deux hommes parurent sur le pont du bâtiment. Ils soutenaient une femme chancelante, demi-morte. C'était la comtesse de Flavigny. Ils la portèrent dans la barque, où elle s'évanouit entre les bras de Raoul.

— Ma foi ! dit tranquillement l'affreux Robin, j'ai eu beau appeler l'autre à l'entrée de la cale, elle n'a pas répondu. Elle aura tout de suite bu à la grande tasse. Elle a eu tort de se presser.

—Infamie et lâcheté ! s'écria Bénédicte au comble de l'exaspération et du désespoir.

Il s'interrompit brusquement. Un cri de joie étrange sortit de sa gorge, et il se jeta dans la Loire. Un instant après, il ramenait vers la barque Blanche de Flavigny, dont il avait entrevu le visage sous l'eau.

Comme la comtesse, elle était vivante, mais elle perdit connaissance, accablée sous le poids de si rudes émotions.

Bénédicte et Justin ressaisirent les rames, et l'on s'éloigna en toute hâte de l'horrible scène, où le flot roulait les cadavres, où les atroces compagnons de Robin assommaient les malheureux qui tentaient de se sauver en nageant.

La terreur paralysait la curiosité dans l'âme des Nantais. Aussi le quai était-il désert quand la barque y aborda. On transporta madame de Flavigny et Blanche dans la maisonnette d'un gréeur de navires nommé Hubert Savin. Là, de généreux secours leur furent donnés ; on alluma un grand feu pour les ranimer et pour les sécher. Elles ne tardèrent pas à retrouver toute leur présence d'esprit.

À la vue de Bénédicte, la comtesse tressaillit. Blanche eut un rayonnement dans le regard.

—Cette fois encore vous lui devez votre salut, s'empressa de dire Raoul en désignant l'aide de camp de Kléber. C'est lui, en effet, qui a conçu le plan audacieux que nous avons mis à exécution, et grâce auquel nous venons de vous arracher à la mort.

Tremblante au fond du cœur, mais calme en apparence, madame de Flavigny s'approcha de Bénédicte.

—Monsieur, dit-elle avec une secrète oppression, voulez-vous m'embrasser ?

Bénédicte parut chanceler. Il eut cependant la force de se dominer, et pliant le genou :

—Ah ! madame, murmura-t-il, vous me récompensez plus que je ne l'espérais !

Et ses lèvres émues s'appuyèrent sur le front de la comtesse qui venait de se pencher vers lui. À ce contact, une mystérieuse sensation agita leur poitrine, et mit une larme dans leurs yeux.

Se dressant alors et tombant dans les bras de Raoul :

—Aime-le bien ! soupira madame de Flavigny. C'est un ami digne de toi.

Tout à coup, et tandis que dans un élan d'enthousiasme Blanche pressait la main de l'aide de camp de Kléber, la comtesse frissonna. Un reflet d'anxiété douloureuse se répandit sur ses traits.

—Où est ton père, mon Raoul ? demanda-t-elle précipitamment.

Le jeune gentilhomme baissa la tête et demeura silencieux.

—Tu te tais !... C'est que ton père est mort ! s'écria-t-elle en sanglotant.

—Il a succombé héroïquement à Savenay.

—Ah ! tu le vengeras, n'est-ce pas, mon fils ?

—Je ferai mieux, ma mère. J'accomplirai sa dernière volonté.

Et Raoul répéta les paroles suprêmes qu'avait prononcées le comte avant d'expirer.

—Son dernier souffle, reprit-il, s'est exhalé dans un regret, presque dans un remords d'avoir combattu sous le même drapeau que l'étranger. Je lui ai fait le serment d'aller défendre nos frontières envahies.

La comtesse hésita un instant.

—Soit, dit-elle enfin, j'approuve ta résolution.

—Je l'approuve aussi ! ajouta Blanche. Je hais la République, mais vive la France !

Alors seulement madame de Flavigny et sa nièce remarquèrent que Raoul était revêtu de l'uniforme républicain. Elles ne purent s'empêcher d'admirer l'allure à la fois martiale et charmante du jeune gentilhomme sous son habit de volontaire national.

Mais le temps pressait, le péril était imminent. Il fallait quitter Nantes au plus vite. Bénédicte enveloppa Blanche dans

un manteau. On remercia de son hospitalité le gréeur de navires, et l'on se mit en marche. Au détour d'une rue, on aperçut M. Mathieu.

—Et bien ! demanda vivement Bénédicte ?

—L'homme et les chevaux sont là.

—Que dites-vous de l'homme ?

—Il a la mine d'un garçon plein de cœur. Son visage ne ment pas, j'en suis sûr. On peut se fier à lui.

—C'est ce que j'ai pensé en le voyant.

On parvint dans un petit carrefour où trois poneys bretons, rustiquement harnachés, attendaient. Un jeune artisan les tenait par la bride. C'était un patriote à l'air franc et résolu que Bénédicte avait rencontré, quelques heures auparavant, en compagnie d'un soldat mayennais, et qu'il n'avait pas craint d'associer à l'exécution du projet convenu entre ses compagnons et lui.

—Ma mère, dit Raoul, l'heure est venue de nous séparer. Voici des chevaux qui conviennent à votre apparence de paysanne bretonne. Le brave ouvrier que voilà vous servira de guide jusqu'à Saint-Nazaire, à l'embouchure de la Loire, où habite sa famille, et où, affirme-t-il, vous trouverez aisément l'occasion de passer en Angleterre.

—La prudence ne nous permet pas même de vous accompagner, reprit Bénédicte.

—Séparons-nous donc, dit la comtesse. Le ciel permettra peut-être que nous nous réunissions dans un temps plus calme et meilleur.

—J'y compte bien, ma mère, répondit Raoul. La tempête sociale, qui bouleverse la France, ne peut durer.

Blanche s'était mise en selle. Madame de Flavigny en fit autant ; puis, s'adressant à Bénédicte :

—Je vous confie mon Raoul, lui dit-elle d'une voix suppliante. Guidez-le, protégez-le.

—Lui et moi nous ne nous quitterons plus, madame, répondit le capitaine avec fermeté.

—Il m'a promis, ma mère, que nous serions frères d'armes, ajouta Raoul.

—Frères d'armes ! balbutia la comtesse en appuyant la main sur son cœur qui battait à se rompre... Frères d'armes !... Oui... c'est cela... mes enfants !... Adieu !

—Adieu !... et pensez à nous ! s'écria Blanche en suivant madame de Flavigny qui s'éloignait.

Bénédicte et Raoul cessèrent bientôt de les apercevoir. Un moment, ils semblèrent comme anéantis. Le jeune gentilhomme secoua le premier cette torpeur et rompit le silence.

—Où allons-nous ? demanda-t-il.

—À l'état-major, répondit le capitaine. Je veux aujourd'hui même faire régulariser votre engagement.

Suivi de M. Mathieu et de Justin, les deux jeunes gens descendirent le quai. Ils se dirigèrent vers le vieux château où résidait le commandant de la place. Le soir, ils portaient en poste avec Kléber et Marceau qui, ne voulant point paraître autoriser par leur présence les horreurs que Carrier commettait à Nantes, avaient résolu de n'y pas demeurer jusqu'au lendemain.

Quelques jours plus tard, Bénédicte et Raoul apprenaient que la comtesse et Blanche, après être arrivées sans accident à Saint-Nazaires, s'étaient embarquées pour l'Angleterre sur un navire américain.

#### XIV

Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter, et pendant ce laps de temps bien des changements s'étaient opérés dans la situation politique de la France. La révolution de thermidor, en mettant fin au régime de la Terreur, avait inauguré pour les provinces de l'Ouest une ère de clémence, bientôt suivie d'une pacification générale. Une sorte de transaction avait rapproché les deux partis. La Convention avait livré Carrier au bourreau ; de leur côté, les derniers généraux vendéens s'étaient résignés à reconnaître

la République. De tous les chefs royalistes que nous avons vus réunis en conseil de guerre aux Horbiers, deux seuls survivaient ; les autres avaient péri dans l'espace d'un an.

Bonchamps et Lescure étaient morts l'un à Saint-Florent, l'autre sur la route de Fougères. M. de Flavigny avait expiré à Savenay. Le prince de Talmont, fait prisonnier, avait été fusillé dans la cour de son château de Laval. D'Elbe, surpris à Noirmoutiers, où il languissait criblé de blessures, avait été également fusillé le 4 mars 1790, La Rochejacquelin, avait été tué d'un coup de feu tiré à bout portant par un grenadier républicain. Quant au baron de Marigny, il était mort misérablement, condamné et fusillé par ses compagnons d'armes. Charette et Stofflet, seuls vivants, venaient de faire leur soumission, soumission sans sincérité, qui cachait un vif désir de relever l'étendard de l'insurrection. Cependant une amnistie générale avait ouvert les portes des prisons, et ceux des insurgés qui s'étaient vus contraints, après la débâcle de Savenay, de chercher un refuge dans les landes de la Bretagne avaient regagné leurs villages, et s'efforçaient, en reconstruisant leurs chaumières, en arrachant les ronces qui stérilisaient leurs héritages, de réparer les désastres de la guerre civile.

Bien des rancunes subsistaient néanmoins, et la réaction qui s'était opérée dans la marche générale des affaires faisait ça et là quelques victimes. Les agents de Carrier surtout, chargés de tous les mépris et poursuivis de toutes les haines, étaient exposés à toutes les vengeances. En les protégeant, les autorités républicaines eussent craint de paraître assumer la responsabilité de leurs crimes, et les paysans, les voyant reniés par leur propre parti, ne se faisaient pas faute de leur infliger de terribles représailles. Peu de jours se passaient sans que quelqu'un de ces bandits expiât dans d'horribles tourments les cruautés dont il s'était fait l'instrument et le complice. A part ces excès partiels, qui étaient comme les derniers tressaillements des convulsions terribles qui avaient ébranlé tout le pays, la Bretagne et le Poitou se reprenaient de toutes parts à la vie, et l'année 1795 s'était ouverte sous les plus heureux auspices.

Par une belle matinée du mois de mai, deux cavaliers suivaient un petit trop de leur chevaux la route qui mène de Nantes au lac de Grand-Lieu. Ils portaient des vêtements bourgeois, mais un observateur quelque peu exercé eût reconnu sans peine que ce costume ne leur était pas familier. Un soldat et un prêtre ne peuvent faire un mouvement sans trahir aussitôt leur caractère. On dirait que l'uniforme et la soutane impriment aux corps qu'ils ont une fois revêtus certains plis, certaines attitudes qui persistent jusqu'à la dernière heure. Nos deux personnages ne faisaient pas exception à cette règle, et la manière seule dont ils tenaient leur cravache attestait qu'ils sauraient tout aussi bien manier le sabre en cas de besoin.

C'étaient deux militaires, en effet, deux anciennes connaissances de nos lecteurs, Bénédicte et le père Cazeaux. Bénédicte était devenu colonel d'un régiment d'infanterie, dans lequel Mathurin Cazeau était devenu sergent. Grièvement blessés tous deux dans une des nombreuses affaires qui ont illustré l'armée de Sambre-et-Meuse, ils avaient obtenu un congé de convalescence, et, après avoir passé quelques semaines à Paris, puis quelques jours à Nantes, ils se dirigeaient vers le domaine de Morsanges, où ils étaient attendus. Ils cheminaient lentement à travers la campagne du pays nantais. Les désastres de la guerre s'y révélaient à chaque pas en traits sinistres et lamentables. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait que des bourgs détruits, des bois incendiés, des terres en friche ; mais les sentiments douloureux que faisaient naître ces tristes tableaux étaient atténués par le spectacle de l'activité avec laquelle les villageois, de retour dans leurs foyers, s'efforçaient de réparer ces ruines. Eternel privilège de ce noble pays de France ! Que de fois, foulée, ravagée, réduite à toute extrémité par la guerre, par la peste, par la famine, par les débordements de ses flouves, par tous les fleaux dont s'arme la colère divine quand elle a

décrété l'extermination d'un peuple, cette terre généreuse et féconde a, dans sa vitalité indomptable, retrouvé, au premier rayon de soleil, assez de ressort pour épanouir sa glèbe, assez de sève pour se couvrir de fleurs !

Nos deux compagnons avaient parcouru à peu près la moitié de leur route ; ils arrivaient sur la lisière d'un petit bois, lorsque le père Cazeaux arrêta brusquement son cheval.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Bénédicte.

Le vieux sergent resta silencieux. Il promenait autour de lui un regard interrogateur.

— Est-ce que la vue de ce taillis réveille en vous quelque souvenir ? reprit le colonel.

— Oui, répondit le père Cazeaux.

— Je devine. Ce doit être dans les environs que vous avez jadis trouvé mon berceau ?

— C'est cela même, cher enfant. Dame ! il y a longtemps, en effet, et je cherche à m'orienter. Je suppose que nous ne sommes pas loin de l'endroit. Avançons.

Ils se remirent en marche à travers le bouquet de bois que le feu révolutionnaire avait à demi consumé, et dans lequel ne se dressait plus aucune croix.

Le père Cazeaux hocha la tête.

— Tout s'efface, dit-il, et, ma foi ! pas un indice ne me rappelle le point précis où j'ai eu la bonne chance de te recueillir.

Malgré l'extrême différence des grades, le vieux sergent tutoyait toujours le colonel. Bénédicte avait absolument exigé qu'il en fût ainsi et que son père adoptif ne se départît jamais de cette affectueuse familiarité.

— Je ne me doutais guère alors, reprit le père Cazeaux en souriant, que je me chargeais d'élever un futur colonel, qui sera prochainement un illustre général.

— Oh ! oh ! fit Bénédicte, voilà une prédiction bien aventureuse.

— Si M. Mathieu était ici, en sa qualité d'ancien sorcier, il la confirmerait, n'en doute pas.

— Grâce à Dieu ! nous allons le revoir, le cher homme ! Il m'a écrit qu'il était heureux d'être redevenu solitaire. Il est vrai qu'il habite maintenant un délicieux ermitage sur les bords du lac de Grand-Lieu.

— Il a bien fait de prendre sa retraite, dit le père Cazeaux. Son activité aux ambulances et sur les champs de bataille le tuait.

— Muguette et Coquelicot ont grand soin de lui, m'affirment-ils. Chers enfants ! j'ai hâte de les embrasser.

— Et moi donc ! exclama le digne sergent. Quel bon petit fermier et quelle gentille fermière ils doivent faire, depuis tantôt dix mois qu'ils ont quitté à tout jamais l'uniforme pour revêtir le costume poitevin ! Ah ! mon cher Bénédicte ! c'est une fière idée que tu as eue là de les renvoyer aux champs et de leur confier, avec le consentement de M. Raoul, la direction de la ferme de Morsanges, ainsi que l'administration provisoire de tous les biens de la famille de Flavigny.

— Je ne pouvais mieux faire assurément, puisque vous refusiez de prendre en main la gestion des propriétés de cette famille que nous aimons si sincèrement.

— Oh ! moi, c'est fini ! J'ai pris l'habitude des camps, et je veux rester soldat. D'ailleurs, ajouta le père Cazeaux en palissant, j'ai encore besoin de m'etourdir pour ne pas trop penser à celle qui est morte si lugubrement, et que je n'ai pas même tout à fait vengée ; car le plus criminel de ses assassins est peut-être encore vivant.

— Roch Duhoux ?

— Oui ! Roch Duhoux ! ce scélérat, qu'une détestable fatalité a toujours soustrait à mes coups.

— Y a-t-il donc d'horribles coquins qui demeurent impunis en ce monde ? réfléchit tout haut Bénédicte. C'est impossible ! je ne le croirai jamais !

Il y eut un moment de silence, pendant lequel le jeune colonel et le vieux sergent demeurèrent pensifs : l'un absorbé dans le souvenir de la mère Cazeaux, l'autre livré à une méditation

philosophique sur les destinées de l'homme et la justice de Dieu.

Le père Cazeaux s'arracha le premier à ses préoccupations.

— En vérité, dit-il, la famille de Flavigny est joliment heureuse de t'avoir rencontré sur son chemin !

— Vous trouvez, père ? répondit un peu au hasard Bénédicte, l'esprit encore méditatif.

— Parbleu ! No lui as-tu pas sauvé dix fois la vie, à cette noble famille, au risque de te faire fusiller ou de porter ta tête sur l'échafaud ?

— Bah ! c'est de l'histoire ancienne. Je ne m'en souvenais plus.

— Mais ce qui est de l'histoire moderne, c'est d'abord le rapide avancement de M. Raoul, qui est déjà lieutenant dans mon bataillon, grâce à toi.

— Et surtout à sa bravoure ! répliqua vivement Bénédicte.

— Il est très-brave, c'est clair comme le jour ; mais il est noble, c'est-à-dire encore un peu suspect. On lui eût fait attendre les épauettes d'officier, si tu ne les avais pas énergiquement réclamées pour lui.

— C'eût été une injustice ; en empêchant qu'on le commît, j'ai rempli mon devoir.

— Et je t'en félicite, vive Dieu ! Mais il y a plus : en novembre dernier, on allait vendre, comme bien d'émigrés, toutes les propriétés de la comtesse, de son fils et de mademoiselle Blanche. Tu as écrit au ministre, tu as obtenu qu'on rayât les noms de madame de Flavigny et de sa nièce de la liste de l'émigration, tu as fait lever le séquestre qui pesait sur leurs domaines seigneuriaux. Si bien que, par ton intervention et ton influence, cette famille, à laquelle tu t'es si souvent dévoué, est rentrée dans l'entière possession d'une richesse qui semblait perdue pour elle il y a six mois.

— Oui, mes démarches ont réussi complètement, et j'en rends grâce au ciel ! dit le colonel avec animation. Mon mérite est d'ailleurs moins grand qu'on ne le suppose. Il m'a suffi, en effet, de prouver que le jeune comte de Flavigny servait dans mon régiment pour que le ministre, qui est un honnête homme, reconnu l'équité de mes demandes, et accordât à la mère, ainsi qu'à la cousine du lieutenant Raoul, tout le bénéfice de l'amnistie générale décrétée en faveur des Vendéens.

— A l'entendre, mon cher Bénédicte, s'écria le père Cazeaux avec une pointe d'impatience, tout a marché comme sur des roulettes, soit. Ce n'est pourtant pas sans peine que tu t'es fait délivrer à Paris les pièces qui régularisent la situation de madame et mademoiselle de Flavigny.

— J'avoue qu'on se montrait assez mal disposé dans les bureaux du ministre. Aussi m'a-t-il fallu beaucoup de temps et de hautes protections pour obtenir les certificats que je demandais. Enfin je les tiens là, dans mon portefeuille, parafés, signés, visés. La comtesse et mademoiselle Blanche peuvent revenir à Morsanges : elles y seront en toute sécurité.

— A l'heure où nous parlons, elles ont sans doute touché la terre de France, et elles ont été reçues par M. Raoul, à qui tu as fait accorder un congé d'un mois, et qui est allé au-devant d'elles à Lorient.

Après une pause, le père Cazeaux reprit avec un effort de gaieté :

— A présent que la pacification de la Vendée est accomplie, et que la famille de Flavigny est rentrée dans la jouissance de tous ses biens, il est probable que M. Raoul va épouser mademoiselle Blanche. Nous serons de la noce n'est-ce pas ?

En entendant ces mots, Bénédicte sentit son cœur frissonner. Il pâlit. Une minute après, il était calme et souriant.

— Je pense, dit-il, que ce mariage aura bientôt lieu. Aucun obstacle ne s'y oppose plus. Mais, hélas ! nous n'y assisterons pas. Vous oubliez, mon père, que notre séjour à Paris s'est prolongé malgré moi, et qu'il nous faut sans retard retourner à l'armée. Demain nous nous remettons en route sans avoir même revu madame et mademoiselle de Flavigny.

Sa voix ne put s'empêcher de faiblir, ses lèvres eurent un léger frémissement.

— Le devoir avant tout ! dit sentencieusement le père Cazeaux. Et puis, ajouta-t-il, mon colonel n'est sans doute pas fâché de se soustraire à la manifestation d'une reconnaissance naturelle. Je comprends ça. Plus on rend service, moins on doit tenir à être remercié.

Ces paroles étaient à peine terminées lorsque plusieurs coups de feu, tirés à une petite distance, vinrent interrompre l'entretien. Presque aussitôt un homme effaré, fou de terreur, s'élança hors d'un massif et se dirigea en courant du côté de Bénédicte et de son compagnon.

Une vingtaine de paysans, armés de fourches et de fusils, sortirent de la charmille derrière lui, et se mirent à sa poursuite en proférant des cris de mort. Le premier mouvement du colonel fut de courir au secours du malheureux ainsi menacé. Le père Cazeaux saisit son cheval à la bride et s'écria tout frissonnant :

— Prends garde, Bénédicte ! Tu vas te faire casser la tête ! Et pour qui, grand Dieu ! Mais vois donc ! C'est lui ! C'est Roch Duhoux !

Bénédicte examina le fugitif avec attention. Il le reconnut, et poussa un cri d'horreur et de dégoût, comme s'il eût marché sur un reptile venimeux.

C'était Roch Duhoux, en effet, Roch Duhoux l'espion, Roch Duhoux le sacristain de Marat, le pourvoyeur de la guillotine le chef de cette bande d'assassins subalternes qui, pendant tout le règne de Carrier, avait rempli le pays nautais d'épouvante et d'abominations. Sa hideuse puissance, par bonheur, n'avait pas survécu au crédit du sanglant proconsul. En butte à l'exécration universelle, bien certain du sort qui l'attendait dans une ville dont chaque pavé gardait une goutte du sang qu'il avait versé, il avait pris la résolution de gagner Paris, avec l'espoir de s'y confondre plus aisément dans la foule ; mais dès la première étape il avait été reconnu et n'avait que par miracle échappé à la mort. Depuis ce temps, forcé d'éviter les routes battues et de ne voyager que de nuit, il avait indéfiniment tourné en un même cercle de fer sans réussir à s'éloigner du théâtre de ses crimes. Au moment où Bénédicte et le père Cazeaux le retrouvaient sur leur chemin, il venait d'être découvert dans la retraite où il se cachait par une bande de paysans qui, depuis quelques jours, étaient à sa poursuite.

— Hardi, les gars ! à mort le jacobin ! criaient ceux-ci en s'excitant les uns les autres.

Mais Duhoux, stimulé par la peur, et puissamment aidé par la longueur démesurée de ses jambes, gagnait ses ennemis de vitesse. Il leur eût probablement échappé si l'un des paysans, plus adroit que ses camarades, ne lui eût envoyé une balle qui le jeta par terre, une cuisse fracassée. Tous les gars alors, comme une meute exaspérée par les clameurs de l'hallali, se précipitèrent sur le misérable, et, dans le premier mouvement de fureur, ils l'eussent infailliblement mis en pièces, si Bénédicte, malgré les protestations du père Cazeaux, n'eût poussé son cheval au milieu d'eux.

— Paix, mes amis ! s'écria-t-il : vous voulez donc assassiner ce malheureux ?

Les paysans regardèrent en dessous celui qui leur parlait ainsi ; un grondement de mauvais augure courut dans la foule.

— Connaissez-vous cet homme ? demanda l'un d'eux.

— Je le connais, répondit le colonel ; il se nomme Roch Duhoux.

L'ex-galérien releva la tête et ne put réprimer un mouvement de joie.

— Bénédicte ! s'écria-t-il en tendant vers le jeune officier supérieur ses deux mains vibrantes de peur et de lâcheté, sauvez-moi ! oh ! sauvez-moi, Bénédicte ! Souvenez-vous que je vous ai fait grâce de la vie autrefois !

Le colonel ne peut s'empêcher de détourner la tête avec un geste répulsif. Ce n'était point par pitié qu'il intervenait en

faveur de ce rebut des hommes, mais par scrupule de conscience. Un meurtre, si justifié qu'il fût par les crimes du patient, n'en était pas moins à ses yeux un acte dangereux pour la moralité publique et attentatoire aux droits sacrés de la société. Il voulut insister pour arracher cette proie peu intéressante aux colères trop légitimes de ses persécuteurs, mais le père Cazeaux l'en empêcha. La lèvre contractée, l'œil en feu, le vieux sergent détruisit par un violent appel à la vengeance les exhortations pacifiques de son colonel.

—Ce Roch Duhoux, s'écria-t-il en descendant de cheval, est un incendiaire, un assassin, un terroriste de la bande à Carrier, un noyeur ! Il a tué jadis ma femme ! il a brûlé ma ferme ! Si vous épargnez cet abominable bandit, je jure Dieu que c'est moi qui le tuerai !

—A mort ! à mort, le scélérat ! hurlèrent les paysans.

—Il est indigne de pitié ! indigne de pardon ! reprit le père Cazeaux d'un air implacable. Je le considère comme étant hors la loi ! Je comprends néanmoins que d'honnêtes gens ne fassent pas mourir un être, si odieux qu'il soit, avant de l'avoir jugé. Jugeons le donc ! En le condamnant, nous ferons bonne justice, croyez moi !

—Oui ! oui ! jugeons-le ! répéta la foule.

Une nouvelle intervention de Bénédicte eût été inutile. Il laissa faire et attendit.

Le paysans se formèrent en cercle pour juger l'ex-galérien. Le père Cazeaux consentit à présider ce tribunal populaire. La délibération fut courte, la mort prononcée à l'unanimité. Naturellement, l'espèce de légalité qu'on avait introduite dans cet acte de vengeance s'étendit aussi à l'exécution de la sentence. Un homme régulièrement condamné ne pouvait être massacré à coups de fourches comme un malfaiteur pris et puni sur le fait. Il fut décidé que l'ancien satellite de Carrier, qui ne méritait pas l'honneur d'être fusillé, serait pendu.

Il y avait justement à quelques pas de là une profonde excavation surmontée d'un treuil qu'abritait une mauvaise toiture de chaume. C'était l'orifice d'une manière abandonnée depuis de longues années. Le lieu parut merveilleusement choisi aux juges de Roch Duhoux.

—La potence et la fosse ! dit l'un d'eux ; il ne manque plus que la corde.

La corde fut bientôt trouvée. Quelques-uns des acteurs de cette scène étaient entrés dans le taillis pour y faire du bois mort, et ils avaient emporté avec eux de quoi lier leurs fagots.

FIN DE LA SIXIÈME SÉRIE.

La 7<sup>me</sup> série a pour titre : LE MARIAGE DE BLANCHE

OCCASION LES DERNIERS OCCASION  
VOLUMES I

nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

- LE REMORDS D'UN ANGE . . . . . 15c.
- AMOUR ET CRIME, 1er vol. . . . . 15c.
- LA HAINE . . . . . 2e vol . . . . . 15c.
- LES ORPHELINES . . . . . 15c.
- LE CHOLÉRA . . . . . 5c.
- LE TRAITÉ DU CHEVAL . . . . . 5c.
- TROIS ANS EN CANADA . . . . . 25c.
- PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38 . . . . . 25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement. S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & C<sup>IE</sup>

69, Rue St-Jacques, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

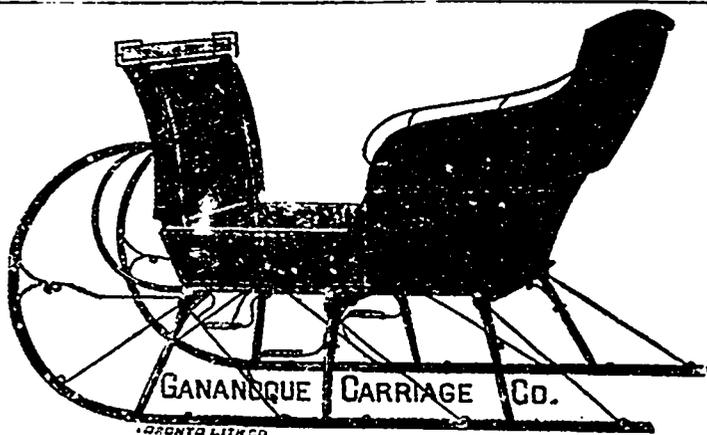
PRIMES

POUR LES PROCHAINS SIX MOIS

—TIRAGE DANS LE MOIS D'AVRIL 1889—

1 <sup>re</sup> Prime	-	-	-	-	\$100.00
2 <sup>e</sup> "	-	-	-	-	50.00
3 <sup>e</sup> "	-	-	-	-	20.00
4 <sup>e</sup> "	-	-	-	-	12.50
5 <sup>e</sup> "	-	-	-	-	10.00
6 <sup>e</sup> "	-	-	-	-	5.00
7 <sup>e</sup> "	-	-	-	-	2.50
100 "	de \$1.00	-	-	-	100.00
Total					\$300.00

TOUTES SORTES DE  
MAGNIFIQUES  
VOITURES  
D'HIVER  
DERNIERS PATRONS



—DE—  
\$10 A \$30  
MEILLEUR MARCHÉ  
QU'AILLEURS  
DANS LA VILLE  
EN GROS ET EN DÉTAIL

CHEZ

LATIMER, 92 RUE MCGILL